

Université de Montréal

La violence constituante

par

Virginie Dubé

Département de Psychologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Sciences (M. Sc.)
en psychologie

Août, 2013

© Virginie Dubé, 2013

Résumé

Dans le cadre de ce mémoire, nous tenterons de contribuer à la compréhension des processus qui régissent la relation entre le parent et l'infans, en nous intéressant plus spécifiquement au primat de l'autre en tant que constituant nécessaire de la psyché de l'infans, au sens où l'entend la psychanalyse. Sachant que le développement de l'enfant dépend grandement de la qualité des soins psychiques et corporels qu'il reçoit, nous chercherons néanmoins à montrer comment la relation parent-enfant doit néanmoins prendre la forme d'une certaine violence.

Nous baserons nos analyses sur les théories développées par Piera Aulagnier et Jean Laplanche. À partir des concepts de la violence primaire et secondaire développés par Aulagnier, ainsi que des notions d'implantation et d'intromission théorisées par Laplanche, nous tenterons de définir et déceler comment et sous quelles formes la violence décrite par les auteurs dans la relation mère/infans marque ou plutôt « signe » le développement psychique. À travers l'analyse comparative de ces théories, nous chercherons à voir les différences et les accords entre la pensée de ces deux auteurs, en vue d'en obtenir une compréhension plus riche.

Mots clés : Psychanalyse, relation mère-enfant, violence, Jean Laplanche, Piera Aulagnier.

Abstract

In the context of this paper, we try to contribute to the understanding of the processes that govern the relationship between the parent and the infant, by focusing more specifically on the primacy of the other as a necessary component of the child's psyche, as understood in psychoanalysis. Knowing that the child development depends greatly on the quality of the mental and physical care they receive, we try nonetheless to show how the parent-child relationship must still take the form of a « violence ».

We base our analysis on the theories developed by Piera Aulagnier and Jean Laplanche. Using the concepts of primary and secondary violence developed by Aulagnier and the notions of « implantation » and « intromission » theorized by Laplanche, we try to define and identify how and in what forms the violence that takes place in the mother-infans relationship brands the psychic development of the latter. Through the comparative analysis of these theories, we will try to see the differences and agreements between the thought of these two authors in order to get a richer understanding of the phenomenon of violence.

Keywords : Psychoanalysis, mother-child relationship, violence, Jean Laplanche, Piera Aulagnier.

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Table des matières	iii
Introduction	1
La violence de l'interprétation de Piera Aulagnier	5
La métapsychologie de Piera Aulagnier : typologie générale des processus et de la violence	5
Les particularités fondamentales de la relation mère-infans	6
L'ombre qui recouvre l'infans	7
L'ombre qui suit la mère	11
La transmission du refoulé	14
Le précurseur de la violence secondaire ; l'apparition de l'activité de pensée....	15
La violence secondaire	16
L'échec du refoulement dans le discours maternel	18
L'excès de violence ; l'appropriation de l'activité de penser de l'enfant	20
Le discours sur les origines et le savoir interdit	21
La théorie de la séduction généralisée de Jean Laplanche	23
La situation anthropologique fondamentale	24
Les différents messages compromis	25
Modalités de la transmission : implantation et intromission	26
Les effets de la transmission ; l'inévitable tentative de traduction par l'enfant, ses échecs et ses réussites	28
Piera Aulagnier et Jean Laplanche : la rencontre de deux langages	31
Les thèses communes à Aulagnier et Laplanche	31
Des théories sous l'influence de leur clinique	35
Le concept d'excès chez Aulagnier et Laplanche	39

L'intromission et de la violence secondaire	40
Tableau synthèse des concepts	44
Conclusion	45
Bibliographie	47

Introduction

Selon les représentations communes et médiatiques, la violence, tant sous ses formes politiques que quotidiennes, constitue un acte explicite, voire spectaculaire, auquel on ne saurait rester indifférent. La violence serait en fait une transgression si manifeste des normes admises par la culture que tout l'enjeu serait alors ou bien de la réprimer, de la dissimuler, et en tout cas de l'expliquer, d'en rendre raison. Par le fait même, dans la conscience collective la violence est paradoxalement tour à tour horrifiante (elle rappelle un certain état originaire, un retour de l'animalité, de la pulsion, etc.) et banale (elle est vidée de sa charge événementielle par l'interprétation et la représentation). Mais surtout, toute violence serait foncièrement destructrice, c'est-à-dire que la violence constituerait une menace de désintégration de la civilisation, de la famille, de la personne, etc.

Dans le domaine plus spécifique de la psychologie, la violence est également conçue et conceptualisée habituellement à partir de ses formes destructrices, telles que la violence conjugale, les comportements psychopathes, la « violence psychologique » au travail ou en milieu scolaire, l'agressivité, etc. Par ailleurs, le trouble de stress post-traumatique est l'effet le plus patent de la violence sur la psyché humaine. La violence est dans tous ces cas vue comme un phénomène néfaste, dont il s'agit de prévenir et de réparer les effets.

Et pourtant, à en croire les mythes, l'historiographie scientifique et plusieurs systèmes philosophiques, la violence peut tout au contraire apparaître comme le moment proprement fondateur de la *polis* (Platon), du pouvoir (Hobbes), du droit (Hegel), de l'histoire (Marx), du désir (René Girard), etc. Ce faisant, l'acte violent n'apparaît plus alors ni transgressif, ni régressif, mais bien plutôt « constituant », en ceci qu'il jette les fondements mêmes d'un ordre à venir, fondé certes le plus souvent sur l'oubli de cette violence originaire et par là destinée à rester invisible.

En philosophie continentale, nous retiendrons le travail d'Emmanuel Lévinas quant à la question de l'altérité (1971), ainsi que la réplique faite à celui-ci par Jacques Derrida dans « Violence et métaphysique » (1967). Lévinas affirme qu'autrui, en tant qu'autrui, n'est pas un

alter ego — il est ce que moi je ne suis pas ; si bien que le réduire ou le rapporter à moi-même afin de le comprendre serait lui faire une violence irrecevable. La contre-proposition de Derrida suggère au contraire de concevoir la violence comme étant proprement *constitutive* de l'expérience de l'autre, et donc nécessaire.

On se rappellera évidemment à cet égard l'œuvre-phare de l'anthropologie freudienne, soit *Totem et tabou*. À partir d'une « fiction » génétique sur les origines du corps social, Freud montre comment une certaine violence parricide de la horde, dirigée contre le désir incestueux et sans loi du père, fonde la loi et la conscience morale de l'interdit sur la base d'une alliance entre « frères ». Freud conclut d'ailleurs ce texte avec la sentence goethéenne selon laquelle « *Im Anfang war die Tat* », c'est-à-dire « *Au commencement était l'acte* », plaçant par le fait même l'acte criminel et sexuel aux origines de l'humanité (Laplanche, 2003c). Le « meurtre du père », qui est par ailleurs un des piliers de l'Œdipe, ferait alors partie intégrante de la mémoire collective (tribale et familiale), et c'est pour autant que celui-ci serait inscrit au tréfonds de la psyché que les interdits fondamentaux sont respectés à la manière d'un impératif catégorique.

Cela étant, est-ce que cette conception d'une violence constituante et immémoriale, héritage supposé du genre humain, pourrait être transposée sur le plan de la psyché individuelle, et non seulement collective ou politique ? Est-il possible de penser, avant toutes ses formes secondaires, extrêmes et surtout exogènes que sont l'agression, le sadisme, le meurtre, etc., une certaine violence qui *agirait* aux origines de la vie psychique, et qui s'avérerait alors comme son constituant premier et secret ? Si tel est le cas, comment parvenir à retrouver les traces de cette violence qui, pour survenir à une conscience encore en voie d'être, ne peut être préservée *telle quelle* dans la mémoire du Je par là constitué ?

Dans le paysage psychanalytique, on remarque que quelques auteurs ont formulé des thèses à propos de la violence. C'est le cas de Jean Bergeret qui, dans son ouvrage intitulé *La violence fondamentale* (Bergeret, 2000), conçoit une violence qui relèverait de l'ordre de l'instinct d'autoconservation. En effet, selon lui, dans les fantasmes de l'enfant, les parents sont ceux qui auraient le pouvoir de lui enlever la vie, si bien qu'ils constituent alors ainsi une

menace à sa survie. Pour se prémunir et prévenir ce meurtre fantasmé l'enfant adopte une position « agressive » – bien que sans objet – face au couple parental. La violence est alors un phénomène endogène, instinctuel et ipsocentriste. En ce sens, la violence dans le modèle de Bergeret n'est pas proprement constituante ni relationnelle.

Winnicott a également accordé une place relative à la violence, plus exactement à l'agressivité, dans le développement de la psyché infantile. Dans un texte intitulé « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications » (1971), Winnicott remarque en effet que la destruction fantasmatique de l'objet permet de former un sens de la réalité. En l'occurrence, c'est par exemple en constatant que la mère, le jouet, etc., survit à sa destruction fantasmatique que l'enfant parvient à accéder à la réalité propre de l'objet. Par contre, pour que ce processus réussisse, il faut que l'objet – le plus souvent la mère – n'exerce pas de représailles face à cette destruction fantasmée et parfois actée, auquel cas l'enfant demeure dans une confusion topique, une confusion entre le fantasme et la réalité. Le mérite de Winnicott est sans aucun doute d'avoir montré que la violence (dans ce cas-ci, fantasmatique) joue une fonction primordiale dans la constitution de l'accès à la réalité, en plus d'avoir donné une place importante à la mère au sein de ce processus. Par contre, le rôle que Winnicott accorde à cette violence est très spécifique et ne concerne au fond qu'un seul moment du développement de la psyché de l'enfant.

Nous chercherons pour notre part à explorer cette hypothèse en nous référant aux pensées de Piera Aulagnier et de Jean Laplanche, théoriciens de la psychanalyse qui ont tous deux conceptualisé la fonction constituante de certaines formes de violence (celle de l'anticipation, de la prédestination, de l'instrumentalisation, etc.) dans les relations qui lient le parent à l'enfant, et ce, dès les premiers moments de la vie (et même avant). Nous situons notre lecture des « premiers moments de la vie » dans une perspective dite *originnaire* de la relation parent-enfant. Nous comprenons l'originnaire comme ce qui s'inscrit dans un moment et donc, qui ne participe pas à un temps premier d'une chronologie de l'histoire de l'individu. Plus précisément, il s'agit d'« un moment au sens cinétique, il est de tous les moments, ce qui continûment naît et engendre à la fois. Il est déchirure qui sans cesse se produit, et son lieu : au cœur même de l'esprit humain, en son principe et “avant” que celui-ci ne le

dramatise dans le temps et l'espace. » (Gantheret, 2013, p.31). Nous verrons alors que, en vertu de l'essence même des rapports qui ont cours entre l'être de l'autre et celui du Je naissant (la grossesse, le soin, l'assignation de genre, etc.), la violence est en fait non seulement inévitable, mais également constituante, et ce, bien qu'elle puisse aussi par la suite devenir « destituante » (abus, contrainte, surimposition, etc.). Le dialogue entre les deux auteurs nous apparaît fertile puisque tous deux ont théorisé les fondements psychanalytiques de l'émergence du psychisme, et ce, en côtoyant des cliniques psychopathologiques différentes. Aulagnier s'est intéressée davantage aux individus souffrant de troubles psychotiques, alors que Laplanche s'est davantage intéressé aux pathologies névrotiques. Il appert que l'influence de leur clinique sur leurs conceptualisations respectives contribuerait à la compréhension de la construction du psychisme humain, et ce, sous différents angles.

Mais au final, quel sens peut-il y avoir à faire une apologie de la violence? Présence irréductible de l'autre *en* moi ou antécédence indépassable de l'autre *sur* moi, la violence *marque* et surtout *donne forme et contenu* à la vie de la psyché. Tant dans la dialectique de l'interprétation que présente Aulagnier que dans la théorie de la séduction de Laplanche, la violence ne surgit pas à proprement parler de l'extérieur de la conscience, mais plutôt elle est inscrite en son fond même et y reste à son insu indéfiniment, l'objectif de la cure étant alors de redonner un sens à cette présence ou cette primauté en soi indicible parce qu'intraduisible de l'autre en moi. Nous proposerons un résumé de leurs théories respectives, pour ensuite déceler en quoi celles-ci peuvent présenter des différences et des accords fertiles.

La violence de l'interprétation de Piera Aulagnier

Au premier abord, l'œuvre de Piera Aulagnier étonne de par l'originalité de la pensée qui s'y déploie, d'abord en ce qu'elle produit une synthèse inédite et minutieuse des conceptions freudiennes et lacaniennes de la constitution de la psyché, ensuite parce qu'elle a pour fil conducteur le désir de comprendre les troubles psychotiques, d'en comprendre la rationalité sous-jacente.

Aulagnier a été conduite à théoriser, dans *La violence de l'interprétation* (1975), un modèle de la genèse psychique qui sache rendre compte et intégrer dans leur sens propre et « positif » les « échecs » de cette histoire originaire, tels que ceux qui s'expriment dans la pensée délirante, la paranoïa, etc. Pour rendre compte de tels ratés de la psyché, cela implique toutefois qu'il y ait aussi un modèle de la psychogenèse que l'on puisse qualifier de « normal », c'est-à-dire, en un sens purement méthodique et heuristique, un modèle à partir duquel toutes les variations possibles sont pensables. C'est à la reconstruction de ce modèle proprement *dialectique* – Aulagnier emploie elle-même ce terme – du développement de la psyché, dans lequel la violence et les échecs tiendront finalement une place nécessaire et « productive », que nous procéderons dans cette première partie.

La métapsychologie de Piera Aulagnier : typologie générale des processus et de la violence

De façon générale, l'*exigence* qui est toujours d'avance posée à la psyché de l'infans est celle d'une activité de représentation, d'interprétation du donné, des événements internes (libidinaux, corporels, affectifs, etc.) et externes (la survenue et la disparition des objets partiels, de la mère, etc.). Pour Aulagnier, la psyché doit *métaboliser* l'information – terme peu utilisé en psychanalyse qu'emploie pourtant Aulagnier – en une représentation conforme à un processus donné, qui est soit originaire (au niveau des flux de plaisir et de déplaisir), primaire (au niveau du Je naissant, qui possède alors un corps érogénéisé et des objets rudimentaires) ou secondaire (au niveau du Je constitué, par le discours et opposé à un autre conçu comme externe).

Si cette exigence de la représentation pose d'emblée problème à la psyché, c'est parce que celle-ci est sans cesse et depuis toujours confrontée à des expériences, des discours, etc. qui anticipent sur ses possibilités de réponse. Et comme le révèlent les travaux d'Aulagnier, cela apparaît d'autant plus frappant lorsque l'on considère l'historicité du petit homme. L'enfant ne naît pas dans un état originnaire d'*abandon* à lui-même, mais il est toujours déjà *requis* par la mère, la culture, etc. Le toucher et le discours de la mère s'imposent ainsi à la psyché de l'infans « aux prix d'un premier viol d'un espace et d'une activité qui obéit à des lois hétérogènes au Je et au discours. » (Aulagnier, 1975, p.38). Ce premier empiètement de la psyché maternelle sur celle de l'infans, Aulagnier le désigne sous le terme de *violence primaire*, violence qui comme nous le verrons s'avère en réalité être une condition *sine qua non* de l'autonomisation de la psyché de l'infans. Cela dit, sur le fondement de cette première violence pourra s'ajouter une *violence secondaire*, qui elle n'est jamais nécessaire et nuira même à l'autonomisation ultérieure de la psyché. Avant de voir ce qu'il en est, il faut expliciter les déterminations fondamentales de la relation originnaire entre mère et infans.

Les particularités fondamentales de la relation mère-infans

Dans la relation mère-infans, la psyché maternelle joue d'abord le rôle d'une « prothèse psychique ». La pré-maturation du petit enfant exige que lui soit « communiqué » un espace de vie. En ce contexte, c'est alors la voix maternelle qui permet une première *correspondance* entre les espaces psychiques hétérogènes que sont ceux de l'infans et du sien propre, puisque cette *voix* marque d'un indice libidinal (par sa tonalité, son insistance, etc., et ce, que la mère le veuille ou non) chacun des objets qu'elle transmet ou indique à l'infans. C'est donc dire que les objets originaires de l'infans (qu'ils soient aussi simples que des sons, des goûts, etc.) existent d'abord à *travers* la mère, qui souligne leur caractère de plaisir et de déplaisir, et ainsi évoque une teneur libidinale subtile. Nous verrons en quoi ce premier séjour de l'objet à travers la psyché maternelle est nécessaire afin que l'infans puisse à son tour le métaboliser.

Fait important de l'analyse d'Aulagnier, il appert toutefois que cette voix est toujours à la fois le « discours » de la mère, dans son pouvoir de structurer la psyché. Aulagnier voit dans cette *fonction discursive de la voix* sa fonction de « porte-parole ». En effet, la voix de la mère

est une voix qui berce et prédit les manifestations de l'infans, mais aussi, et peut-être surtout ce qui fait office de relai des désirs, interdits et exigences d'une culture (au sens le plus large) (Aulagnier, 1975).

Il ne semble y avoir à ce stade encore rien d'une *violence* quelconque faite à l'infans, mais au contraire nous pourrions entendre là le récit d'un accueil bienveillant de l'infans par la mère et plus largement dans la culture. Or, il faut comprendre – et c'est là l'enjeu central de *La violence de l'interprétation* – que pour correspondre avec l'infans, *la mère doit nécessairement projeter un « Je anticipé » sur l'infans*. Il est indispensable et inévitable que la mère interpose *entre* elle et l'infans ce Je anticipatoire, par lequel seulement elle peut *penser et investir* sa relation à l'enfant qui n'existe pas encore sur la scène réelle (pendant la grossesse) ou qui n'existe pas encore sur la scène réelle à titre de Je doté d'un pouvoir de comprendre, de penser, de vouloir, etc. (Aulagnier, 1992). En effet, la mère, comme toute personne constituée, ne peut concevoir et assumer sa relation avec autrui que pour autant que celui-ci est un *autre*, que dans la mesure où celui-ci est habité d'un Je, c'est-à-dire mû d'une volonté et d'une pensée propres et par là d'une faculté interprétative face à ce qui lui arrive (à la différence des choses matérielles ou encore des « animaux »).

Ce Je fait évidemment défaut en tant que tel chez l'infans. Par conséquent, le discours de la mère qui cherche à s'adresser à un Je inexistant en l'infans est essentiellement *excessif* et surtout *anticipatoire*, c'est-à-dire qu'il *ignore et précède* la vie, les désirs, les souffrances, les premières idéations, etc. de l'infans. Cette violence apparaît cependant comme la condition même de possibilité de l'accès de l'infans à l'ordre humain, et plus fondamentalement de son Je (nous verrons en outre en quoi ce discours est en vérité autant nécessaire pour la mère qu'il l'est pour l'infans). *L'infans ne devient Je qu'à partir d'un Je par procuration*.

L'ombre qui recouvre l'infans

Afin de rendre compte de la présence d'un « Je anticipé » dans le discours de la mère, Aulagnier emploie avec constance la notion métaphorique, élevée au rang de concept, d'« ombre ». Cet « ombragement » a alors deux dimensions qu'il importe de distinguer. D'une part, cette ombre du discours de la mère vient *recouvrir* l'enfant, comme le laisse pressentir

l'expression « vivre dans l'ombre de quelqu'un ». L'ombre est ainsi projetée *sur* l'infans; elle le voile, le recouvre. Mais, d'autre part, selon son contenu, l'ombre de la mère est ce qui a conservé la trace enfouie de ses propres désirs refoulés, le plus souvent ceux de son enfance propre : l'ombre que projette la mère est toujours bien aussi *son* ombre, une *ombre* qui la suit et dont elle ne peut se départir (à moins justement de la transmettre intégralement sur l'infans et de la (re)vivre à travers lui).

Aulagnier qualifiera à partir de là le discours maternel d'« ombre parlée » : le discours dans la voix maternelle verbalise son ombre. À l'origine, c'est-à-dire pendant la grossesse voire même avant (dans le cas où l'on *projette* une grossesse), cette ombre parlée parle de l'infans (« il sera heureux, coquin, etc. ») et pour l'infans (« ma mère sera attentionnée, une femme forte, etc). Ainsi, toute femme habitée d'un désir de maternité ou en attente d'un enfant se construit inévitablement une *image* de l'enfant attendu, qui anticipe sur ce qu'il pourra être et sur ce qu'elle sera pour lui.

À la venue au monde effective de l'enfant, la mère projette alors cette « ombre parlée » sur le corps de l'infans, support visible de son existence réelle. Le corps de l'infans se trouve alors constituer, malgré lui, le premier support de l'ombre de la mère, et il ne peut s'y opposer faute de ne pas pouvoir se mouvoir, penser et parler pour soi (cela deviendra éminemment significatif). Ce faisant, il devient évident que « l'ombre parlée se retrouve à prendre la place de celui auquel s'adresse le discours du porte-parole » (Aulagnier, 1975, p.135) : rigoureusement parlant, la mère entretient avec elle-même un soliloque qui prend le détour accessoire des manifestations du corps de l'infans. En d'autres termes, lorsque la mère « interagit » avec l'enfant sur la scène réelle, la projection de l'ombre parlée devient une « ombre portée sur le corps de l'infans par son propre discours, elle devient l'ombre parlante d'un soliloque à deux voix que se tient la mère. »(Aulagnier, 1975, p.137).

Aulagnier affirme en ce sens qu'en projetant cette ombre interprétante sur le corps de l'infans, la mère cherche en vérité à confirmer le bien-fondé de son identité de mère à l'infans (lui montrer qu'elle est une « bonne mère »), mais surtout à *travers* et *grâce* à sa présence, ainsi réduite aux manifestations susceptibles de confirmer (ou d'infirmier) les attentes

narcissiques de la mère. Lorsque les attentes de l'ombre au sens du surmoi personnel, culturel ou intrafamilial (« une mère doit consoler », « une mère doit nourrir », etc.) et les manifestations de l'infans (l'enfant cesse de pleurer, l'enfant est repu, etc.) concordent, cela est vécu par la mère comme un moment d'adéquation, de joie et de certitude d'être ; dans le cas contraire, l'épreuve de la discordance ou de la déception de l'attente est vécue par la mère comme souffrance, angoisse ou même doute quant à son existence propre (car « une mère qui ne soigne pas *est-elle* une mère ? »).

Ainsi, autant le corps de l'infans se présente comme un ancrage de prédilection pour le discours de l'ombre, autant il peut à l'inverse se présenter comme une source de ruptures *constantes*, comme la concentration matérielle d'une menace narcissique. À cet égard, le sexe manifeste que présente l'enfant peut entrer en contradiction avec le sexe anticipé de l'ombre : c'est alors la présence physique bien visible du phallus (ou de son absence) qui trahit de façon expresse l'anticipation de l'ombre de la mère. Cela étant, il n'est pas rare que, dans une sorte de déni de réalité plus ou moins durable, le souhait de la mère ne se voie pas annulé par la contradiction apparente du corps de l'infans et qu'ainsi, dans une conscience quasi hallucinatoire, la fille soit vue et/ou modelée comme un garçon, ou inversement (si cela perdure et se traduit dans des comportements actifs et conscients de la mère, nous parlons toutefois alors de « violence secondaire »).

Or, ce n'est pas seulement au niveau du corps sexué de l'infans qu'une discordance peut survenir entre l'infans réel et l'ombre qu'il est pour la psyché de la mère. Le plus souvent, cette discordance se produit simplement lorsque les *réponses du corps* de l'infans ne se produisent pas conformément aux attentes maternelles¹. Tout défaut d'appétit, toute difficulté à se « laisser prendre », etc. qui peuvent s'exprimer dans le corps de l'enfant risquent

¹ Si la mère perçoit les cris, les pleurs, la satisfaction de l'infans, c'est qu'elle est déjà parvenu à les transformer en une demande de quelque chose qui lui est adressée. Par conséquent, *l'offre de la mère précède nécessairement la demande de l'infans*. L'objet que la mère offre à l'infans représente ainsi ce qu'il ne savait pas demander (et le plus souvent ce qu'il n'avait pas même demandé !), et lui donnera ses premiers repères identificatoires (qui paradoxalement l'éloignent toujours de sa demande propre). Voir, Aulagnier, P. (1968). « Demande et identification », dans *Un interprète en quête de sens*. Paris : Payot, (1991) pp. 219-269. Nous voyons comment ce texte phare d'Aulagnier préfigure les thèses directrices de *La violence de l'interprétation*.

d'être perçus comme un véritable *refus* de conformité à l'ombre. Les fonctions corporelles se voient, de ce fait, assigner par la mère une valeur de message, verdict du vrai ou du faux du discours par lequel elle parle l'infans, leur autonomie risque toujours d'être ressentie comme négation de la vérité de son discours, qui se prétend justifié par le savoir maternel sur le corps de l'enfant, ses besoins, son attente (Aulagnier, 1975).

Comme nous l'avons dit, en projetant ainsi une ombre sur le corps de l'infans, la mère cherche avant tout à confirmer son rôle de mère. Or, pour ce faire, elle pose entre elle et l'enfant un certain « savoir » (issu de la culture scientifique, religieuse, culturelle, etc.). Par sa forme et son contenu, c'est alors justement ce savoir « supposé » qui deviendra l'instrument ou le véhicule privilégié de la violence primaire. Un des mérites d'Aulagnier est alors d'avoir su révéler qu'en réalité ce « savoir » permet à la mère de *traduire et transposer ses propres demandes libidinales* dans le registre instrumentalisant (et culturellement acceptable) des « besoins » ; « la catégorie du besoin se voit transposée par la mère dans le registre de la demande libidinale, permettant de prendre pied dans l'aire d'une dialectique de désir. » (Aulagnier, 1975, p.139). Par exemple, alors que la mère (se) dit que « le nourrisson a besoin de boire plusieurs fois par jour pour survivre », l'enjeu pulsionnel véritable sous-jacent pourrait être le désir de la mère de voir son propre corps *nécessité et désiré* par celui de l'enfant. Il apparaît ainsi pour une première fois qu'en deçà de la conformité entre le discours conscient de l'ombre et les réponses explicites du corps de l'*infans* se joue en vérité un échange invisible qui relève des *désirs inconscients de la mère*.

En effet, *en deçà* du désir du Je de la mère d'être *conforme* à la maternité attendue (enjeu proprement narcissique), la mère alimente à son insu un « rêve », qui est celui de revivre dans le présent un passé sans ombre et sans conflit, « de réaliser sous forme inversée

l'expérience d'un moment d'origine du désir² [...] Moment d'origine, expérience d'une totale conformité entre deux désirants, entre l'offre et la demande [...] » (Aulagnier, 1992, p.16).

Sous sa forme la plus pure, ce que la mère désire ainsi à son insu est de revivre la relation qu'elle *aurait* jadis eue (ou qu'elle n'a pas *eue*) avec sa propre mère. Nous verrons bientôt que ce désir d'une *origine perdue et interdite* de la mère se traduira discursivement en termes de souhaits futurs pour l'enfant. Force alors est de constater l'*inversion* selon laquelle la *mère devient enfant* à travers la maternité et même, sans céder à la pure spéculation, qu'elle devient son propre enfant. D'un point de vue empirique, cela pourrait d'ailleurs donner sens au commentaire si fréquent des femmes selon lequel elles n'ont « pas eu de *mère*, mais une amie, une sœur, etc. ». Quoi qu'il en soit, malgré l'impossibilité d'un retour réel à l'enfance, cette nostalgie est présente selon Aulagnier chez tout sujet (Aulagnier, 1992). Cela dit, ce que la mère *peut* faire c'est d'anticiper à travers son enfant un présent et futur qui serait conforme au passé qu'elle aurait voulu vivre, mais qu'elle *ne pouvait pas vivre*, impossibilité de *droit* et non de *fait*, en tant que sa propre enfance était elle-même anticipée par sa mère. Personne ainsi n'échappe à la violence primaire de l'anticipation, d'où le caractère nécessaire et universel de la dialectique que décrit patiemment Aulagnier.

Il importe maintenant de déterminer plus avant en quoi le discours de l'ombre sert la mère au niveau de ces désirs inconscients de répétition que nous venons d'entrevoir : en effet, selon Aulagnier, l'anticipation sur l'infans et le « savoir » sur son corps permettront justement à la mère (selon le développement « normal », en régime névrotique disons) de *faire barrage contre le plein retour de son refoulé*.

² Il est intéressant, de souligner ici que ce désir et fantasme des origines a également été soulevé par J. Laplanche et J. B. Pontalis, dans leur ouvrage « Fantasme originaire, fantasme des origines, origine du fantasme. » Les auteurs rapportent que l'on retrouve chez l'homme un fantasme des origines qui s'exprime de différentes façons. Ainsi, en clinique on retrouve fréquemment ce désir qui meut les patients à retrouver la « cause » ultime de leur propre origine ou de leurs souffrances. Ce même désir serait aussi caressé par les scientifiques qui, par leur travail, recherchent cet élément ou cette cause (première) qui serait à l'origine d'un phénomène donné. Il appert donc que le postulat d'Aulagnier d'un tel désir chez la mère n'est pas sans raison.

L'ombre qui suit la mère

La venue de l'enfant fournit d'une part, sur la scène réelle, un *support* corporellement assignable pour le discours de l'ombre, mais, d'autre part, sur une scène inconsciente, il représente (ou « symbolise »), malgré tout savoir et toute interprétation instrumentalisante, l'objet d'un désir immémorial.

Quel est donc ce désir ancien, pour ne pas dire « archaïque » ? Il s'agit d'abord d'un désir qui a déjà été conscient, mais qui, par la suite, a été refoulé. Aulagnier énonce ce désir ainsi ; « avoir un enfant du père » et, plus antérieurement et essentiellement, « avoir un enfant de la mère. » Cela a de quoi surprendre et peut sembler n'être rien de plus qu'un postulat de la part d'Aulagnier. Toutefois, Aulagnier entend montrer que cette structure fantasmatique prendrait sa source dans une *dialectique originare de l'offre et de la demande*, dans laquelle l'*infans*, qui désire être l'objet de plaisir constant de sa mère, veut d'abord s'offrir à celle-ci, puis, pour ne pas s'y perdre intégralement, lui offrir plutôt un enfant.

N'en demeure pas moins que cet inconscient incestueux, qui éveille chez l'infans le désir de sa mère et qui rappelle chez la mère son désir de sa propre mère, a su, à travers la rationalité des besoins, être investi par le Je de la mère et ainsi acquérir les qualités du dicible et du licite tel qu'admis par la culture. La *traduction* de ces désirs représente véritablement la victoire qui est celle du refoulement, qui est dans ce cas nécessaire tant pour la mère que pour l'infans. Nous verrons en effet dans la deuxième partie de cette section, consacrée à la violence secondaire et aux modalités psychotiques de la constitution de la psyché, que l'échec du refoulement et la libération des désirs inconscients et potentiellement incestueux de la mère ont des conséquences considérables pour l'enfant.

Mais plus concrètement, quel est l'objet de ce refoulement ? Ce que la mère ne peut pas assumer d'avoir souhaité est que son infans devienne l'enfant qu'elle aurait aimé donner à sa mère. En effet, le retour de l'enfant sous la forme de ce désir ferait de celui-ci l'objet d'une appropriation interdite pour le Je de la mère (Aulagnier, 1975). Sous ces formes rationalisantes et surtout anticipatrices, le discours de l'ombre permettra à la mère de se protéger contre le

retour de ce refoulé. Pour que l'enfant cesse de représenter l'enfant qu'elle aurait aimé avoir avec sa mère, la mère va investir ce que l'enfant *deviendra*, pour qu'il devienne pour ainsi dire autre chose qu'un enfant, et par là cesse d'éveiller le désir incestueux. En un mot, la mère transpose son souhait inconscient dans le registre des souhaits explicites que l'on adresse à l'avenir de l'enfant : « Un être, un avoir, un devenir sont souhaités à l'enfant ; que ce souhait représente ce à quoi on a dû renoncer, ce qu'on a perdu ou ce qu'on avait oublié, est évident. » (Aulagnier, 1975, p.140). Cette « fuite vers l'avant » que provoque la mère a donc pour fonction normative, positive et constituante de faire advenir l'enfant à *des* projets (au sens large), à devenir adulte.

Cela dit, il est inévitable qu'en adressant à l'enfant des souhaits déterminés (par exemple qu'il devienne médecin, mannequin, etc.), cela permet à la mère une valorisation d'elle-même : le refoulement passe par une *récupération narcissique* qui fait de l'enfant un objet dit « phallique »³ (Aulagnier, 1975). En ce sens, la violence de l'anticipation expresse s'avère pour ainsi dire un moindre mal dans l'économie libidinale de la relation mère-infans.

Ce même inconscient incestueux a toutefois, à côté du désir d'insémination de la mère que nous venons de voir, un deuxième aspect, soit la composante dite « sexuelle » inhérente à l'amour de la mère pour l'enfant qui s'exprime dans le *soin*. Le discours de l'ombre a alors aussi pour fonction de masquer cette dimension sexuelle de la relation charnelle à l'infans. En d'autres termes, lorsque la mère dispense les soins à l'infans, ceux-ci ne peuvent manquer d'éveiller un certain plaisir ou ne serait-ce que certaines sensations agréables chez la mère (fut-il le sentiment d'être enveloppante, ou d'être toute puissante, ou d'être l'unique image dispensatrice d'amour, etc.). Pour s'affranchir de cette charge libidinale et potentiellement incestueuse, la mère attribue *d'avance* un statut purement fonctionnel aux soins : « on berce parce que ça fait dormir, et que le sommeil est bon, on lave parce que c'est hygiénique ou parce que la loi le prescrit, on nourrit selon un modèle de bonne santé institué, et ainsi de suite. » (Aulagnier, 1975, p.139). Il faut noter en outre que la surimposition de cet « attribut fonctionnel » sur les soins est toujours à la fois ce qui aussi véhicule un interdit à l'infans (qui

³ Aulagnier affirmera ainsi : « L'ombre devient l'illusion, lui permettant de croire que, entre la satisfaction du souhait du Je et la satisfaction du désir inconscient, il y a équivalence. »

ne doit pas recracher sa nourriture, se gratter, jouer avec ses excréments, etc., parce que « c'est mauvais pour lui »).⁴

En résumé, en traduisant les *demandes* de l'enfant en un savoir sur les *besoins* de l'enfant et en instrumentalisant l'aspect charnel et sexuel du soin, la mère s'assure et se rassure à tout moment que l'*infans* demeure bien ancré sur la scène réelle, que l'enfant *hic et nunc* n'est pas l'enfant fantasmé de ses désirs inconscients.

La transmission du refoulé

Nous avons jusqu'ici abordé la dialectique particulière qui lie diversement la mère à l'*infans* et la mère à elle-même. Le discours de l'ombre, informé par la culture, met hors-jeu et hors Je le refoulé de la mère. Or celui-ci n'apparaît comme *défense* effective que si la mère a réussi avec succès son refoulement. La réussite du refoulement s'exprime dans la transformation dite « syntaxique » du désir originaire, commun à la mère et à l'*infans*, de l'inceste au « souhait [de la mère] que son propre enfant devienne père ou mère »⁵. Cette modification du désir originaire est provoquée par la conformité que la syntaxe doit préserver avec l'ordre de parenté d'une culture donnée. La seule façon de rompre résolument la dynamique incestueuse est ainsi de transmettre le « souhait d'enfant » à l'enfant. Du reste, en affirmant à l'enfant qu'elle souhaite qu'il ait lui-même son enfant, la mère témoigne à l'*infans* qu'il n'est pas un accident biologique, et qu'il est donc le fruit d'un souhait authentique et « normal » de la mère, conforme aux fins dernières partagées par l'humanité.

Il ne faudrait pas taire pour autant qu'à travers la transmission du souhait d'avoir un enfant – qui est l'enjeu central de la maturation – il y a ce qu'Aulagnier nomme « donation d'interdit » de la mère à elle-même (qui abandonne sa position privilégiée et narcissique d'être

⁴ Aulagnier rajoute qu'il y a malgré tout et « heureusement » des failles, par lesquelles la mère transmet un amour au sens propre au bébé, nonobstant l'instrumentalisation des soins corporels.

⁵ La transformation syntaxique du désir incestueux originaire est le fait du refoulement selon Aulagnier. Ces transformations sont fort nombreuses et complexes, et nous ne pouvons dans le cadre de ce travail qu'en résumer l'essentiel. Voir néanmoins Aulagnier, P. (1975). « Conjugaison et syntaxe d'un désir », op. cit., pp. 142-150.

le premier et seul objet de désir de l'infans) et de la mère à l'infans (à qui elle interdit de la désirer). Mais, encore une fois, l'interdit, qui est certes vécu d'abord comme une violence, apparaît finalement comme la condition d'un amour entre prochains et proches délié de la sexualité incestueuse.

En conclusion de cette exposition de la théorie de la violence primaire de Piera Aulagnier, il apparaît que, si d'une part la mère fait inévitablement violence à l'infans en ce qu'elle *anticipe* sur ses sensations, ses désirs et ses projets propres, la mère lui fait aussi violence en ce qu'elle le fait accéder à un ordre humain régit par des *interdits* anthropologiques fondateurs. Si Aulagnier fait usage du terme de violence, c'est que la mère soumet l'infans à des exigences et des *impositions* auxquelles il ne peut d'aucune façon se soustraire. La violence primaire, qu'elle soit celle de l'anticipation ou celle de l'interdiction, est donc cet « effet préformateur et inducteur sur ce qui sera à refouler [qui] est la conséquence essentielle de l'action anticipatrice constitutive du discours de la mère, et du discours de l'ensemble. Cette anticipation offre au sujet un don, sans lequel il ne pourrait devenir sujet. » (Aulagnier, 1975, p.150).

Comme nous le verrons, cette violence préformatrice et anticipatrice du discours de la mère se verra redoublée lorsque l'infans fera l'acquisition du langage. Mais avant que celui-ci parle, la mère peut être prise et éprise de la tentation de maintenir cette relation idyllique avec lui, auquel cas la dialectique dérive vers ses formes pathologiques, et la violence primaire devient secondaire.

Le précurseur de la violence secondaire ; l'apparition de l'activité de pensée

Pour Aulagnier, cette violence constituante de la subjectivité menace toujours de sombrer dans un « excès ». Cet excès de la violence de l'anticipation reposerait dans la tentation pour la mère de maintenir l'infans dans cette première phase de la dialectique relationnelle, prison de l'anticipation qui est possible puisque l'infans ne pense et ne parle pas. En d'autres mots, au sein de cette violence nécessaire qui opère dans le discours de la mère sur son propre désir, sur la raison d'être de ses soins, etc., peut s'immiscer un désir de *statu quo* de la relation. En maintenant cette relation telle quelle sans laisser l'infans assumer les

conséquences positives et formatrices de l'anticipation et de l'interdit, la mère conserve en effet la prérogative enivrante d'être « sujet donateur de vie, détenteur des objets de besoin et dispensateur de tout ce qui est supposé être pour l'autre source de plaisir, de quiétude de joie. » (Aulagnier, 1975, p.156).

Là où s'illustre de façon exemplaire ce caractère excessif d'une violence primaire immobilisée, c'est la relation qu'entretiendra la mère à l'*activité de penser de l'enfant*. Contrairement aux manifestations corporelles volontaires de l'enfant, l'activité de penser *peut toujours*, en vertu de son essence, demeurer méconnue ou inconnue de la mère. En effet, la pensée a ce pouvoir spécifique de demeurer un *secret*⁶. En conséquence, dès que l'enfant acquiert la faculté de penser, la mère impose à sa pensée embryonnaire un moule d'expression préétabli, selon lequel *le secret doit demeurer soumis et exposé à un pouvoir-savoir maternel* (Aulagnier, 1975). Donc, l'activité de pensée de l'enfant est la première présence de l'infans sur la scène réelle qui est radicalement hors du pouvoir de la mère⁷. Son apparition constitue ainsi le tremplin ou le point d'appui de la violence secondaire. Dans ces conditions, la mère peut en effet en venir à désirer que l'infans soit maintenu dans sa position de passivité originaire, ce qui en retour dépossède l'enfant de tout droit *autonome* à être (c'est-à-dire qu'il ne pourra désormais être qu'à travers la loi de la mère).

La violence secondaire

Nous en venons par là au cœur des recherches d'Aulagnier qui, à partir du modèle dialectique général que nous avons esquissé, abordent les voies de dérive qui mènent aux psychopathologies du registre de la psychose, tel que l'expose plus spécifiquement *La violence*

⁶ Mentionnons que pour Aulagnier, les pensées du Je doivent être préservée au moins en partie en un espace solitaire où il est loisible pour le Je de penser secrètement et d'éprouver du plaisir. Cet espace dont témoigne entre autres la fantaisie diurne, est ce qui se *soustrait* de l'interdit, de la faute ou de la culpabilité, non pas pour le transgresser, mais simplement pour se déployer librement. La pensée secrète permet ainsi de se soustraire à la « dure ananké qui impose au Je d'accepter la loi du discours, [...] qui lui révèle que le monde n'est modifiable qu'à très longue échéance et fort partiellement. » voir Aulagnier, P. (1986) « Le droit au secret : condition pour pouvoir penser », dans *Un interpète en quête de sens*. Paris : Édition Payot, 1991, p. 315.

⁷ On peut d'ailleurs se demander si les retards de langage ne sont pas parfois l'expression et la conséquence d'une inertie de la dialectique entre la mère et l'infans.

de l'interprétation. Selon Aulagnier, la violence secondaire, que nous nous apprêtons à décrire, est en effet une condition nécessaire (bien que non suffisante) de la genèse des troubles de l'ordre de la schizophrénie, de la paranoïa et de la psychose. Si, comme nous l'avons vu, la violence primaire ne connaît pas d'exception, toute relation mère-infans n'est toutefois pas pour autant marquée par la violence secondaire, violence qui survient lorsqu'il y a non seulement un arrêt de la dialectique, mais en outre une présence dans le discours ou dans le soin de la mère de traces de l'échec du refoulement.

Cet échec du refoulement peut d'abord s'exprimer par une *absence du souhait d'enfant* chez la mère, souhait authentique qui était la résolution finale du refoulement de l'inceste. Dans pareils cas, certains comportements et discours de la mère peuvent témoigner de façon explicite d'un *non-désir* de l'enfant, (par exemple lorsque la mère affirme ne pas avoir voulu d'enfant, que l'enfant était un accident, etc.), alors que d'autres le feront de façon implicite ou latente (par exemple lorsque le discours de la mère laisse croire qu'elle veut un enfant, alors que tout indique qu'elle désire le retour d'un « enfant mythique », ou plutôt que son père revienne, etc.) (Aulagnier, 1975). L'absence de ce souhait chez la mère s'explique le plus souvent par un *ratage* de sa transmission par sa propre mère et témoignerait ainsi de l'échec du refoulement de cette dernière.

Voyons maintenant comment se traduit cette absence du souhait d'enfant en amont de la dialectique. Dans les phases précoces de la vie, la réalité du milieu ambiant s'impose à l'infans à travers un surinvestissement du fonctionnement de ses zones sensorielles (i.e. l'ouïe, la vue etc.) L'infans ne peut lui-même se prémunir de ce surinvestissement, en raison de son immaturité sensorielle et motrice. La psyché expérimente donc cet état de souffrance sensitive comme l'épreuve parfois insoutenable d'un affect de déplaisir. Or, c'est normalement à travers la voix et le discours de la mère que ces expériences de l'infans pourront être intégrées en une vie cohérente, fluide et ultimement signifiante. Grâce à la formation de « sens » que lui procure le discours du Je, *la mère détient ainsi le pouvoir de remodeler l'éprouvé de l'infans* selon son bon vouloir : l'affectivité même, dans ses intensités, ses valeurs de plaisir, etc. est médiée et travaillée par la mère (ce qui sera d'autant plus vrai après l'acquisition du langage). La mère fait de l'affect pur un sentiment : « Le sentiment, loin de se réduire à la nomination

d'un affect, en est une interprétation, au sens le plus fort du terme, qui relie un éprouvé en soi inconnaissable à une cause supposée conforme à ce qu'on éprouve. » (Aulagnier, 1975, p.163).

Cela dit, la mère qui est habitée d'un non-désir d'enfant tendra à ne pas user de ce pouvoir d'apaisement, abandonnant pour ainsi dire l'infans à l'irritabilité incontrôlable de sa chair (ce qui apparaît juridiquement comme « négligence »).

L'échec du refoulement dans le discours maternel

Or, la violence secondaire ne s'exprimera pas tant dans les soins (abus, négligence, etc.) que d'abord et avant tout dans le discours maternel lui-même. Comme nous l'avons mentionné à deux reprises, la violence primaire doit sa résolution finale au processus du refoulement. Ce refoulement de la mère suit une transformation syntaxique complexe de l'Œdipe, processus guetté d'échecs multiples. Comme on le voit alors au temps 0 de la transmission, il en va néanmoins premièrement pour la mère du propre refoulement de sa mère.

Dans le cas qui nous occupe alors, la mère n'est pas parvenue à refouler une « signification primaire » et déficiente de sa relation avec sa propre mère, *ou bien* un sous-investissement, *ou bien* un surinvestissement libidinal de cette dernière. Par conséquent, la mère n'a pu se forger le concept de la fonction maternelle, tel qu'il est admis et partagé par l'ensemble de la culture ambiante. En termes simples, la mère n'a jamais eu au sens propre de *mère*, si bien qu'elle ne peut elle-même être mère. Or, l'accès au concept de la maternité authentique est justement ce qui est nécessaire pour faire obstacle à la *répétition de la mêmété*, soit au désir de revivre, à travers l'enfant, l'échec de la relation ratée à la mère (Aulagnier, 1975).

Dans ces conditions, la vacuité de la signification authentique de la « fonction maternelle » reconduit la mère à l'unique signification primaire que cette fonction avait prise

pour elle, soit celle de sa relation avec sa propre mère (« c'est tout ce que j'ai connu... »).⁸ Cette signification peut alors renvoyer à différents types de relation, selon que sa mère était une mère sadique, nourrissante, absente, etc. Plus spécifiquement néanmoins, ce que la mère conserve de cette relation échouée est l'image infantile partielle qu'elle s'était donnée du *désir de sa mère à son égard*, qu'il fut compris confusément par l'enfant comme sadique, narcissique, etc. (Aulagnier, 1975). En résumé, la mère n'a pas eu accès au « souhait d'enfant » et par conséquent elle n'a pas eu accès à la formulation du désir humain fondamental (« je *souhaite* un enfant »), ainsi qu'à ses interdits corrélatifs (« je ne *désire* pas sexuellement, sadiquement, etc. une chose-enfant »).

L'expérience de la grossesse et de la rencontre avec l'enfant provoque ce qu'Aulagnier désigne comme une « psychose puerpérale dans le système de parenté ». La mère revit « les conséquences d'une omission dans le discours de sa propre mère ; le non-dit ou le non-entendu, sur la transmission d'un souhait d'enfant. » (Aulagnier, 1975, p.243). La mère se retrouve donc au centre d'une aporie : la mère ne peut pas reconnaître son « désir de maternité » (puisque celui-ci la renverrait à sa propre relation avec sa mère qui est source de plaisir, ce qui reviendrait à affirmer qu'elle a une relation incestueuse avec son enfant) ; mais elle ne peut pas non plus reconnaître que son enfant serait la simple réalisation d'une absence du « souhait d'enfant » tel qu'il est partagé par la culture, puisque cela mettrait ses repères identificatoires en danger (elle serait une mauvaise mère). Pour pallier à cette aporie, la mère peut alors recourir à une sur-rationalisation et, généralement parlant, un investissement des fonctions du surmoi : elle devient une mère « au nom de » l'éducation, de la nation, de la

⁸ Cette mère est aux prises avec une signification restreinte et négative de la fonction maternelle, puisqu'elle n'y fait correspondre qu'un seul attribut possible (la nutrition, l'autorité, la propreté, etc.), issu de la relation passée et échouée avec sa mère. Dans la terminologie toujours tranchée mais parfois arbitraire d'Aulagnier, lorsque cette mère aura le désir d'enfanter, celui-ci se présentera à elle en tant que « désir de maternité » et non en tant que « désir d'engendrer » : le « désir d'engendrer » est entendu comme désir de donner naissance à un être nouveau et à part entière, alors que le « désir de maternité » représente la négative, soit le *désir d'un retour du même*. En effet, ce « désir de maternité » permet à la mère de revivre à travers son propre enfant, en position inversée, la relation avec sa mère, ce qui en retour a pour effet de légitimer la signification déficiente de la fonction maternelle qu'elle possède. A travers l'enfantement, la mère devient à la fois l'enfant qu'elle fut et la mère qui fut la sienne : elle devient doublement *autre* et éprouve ainsi aussi une certaine violence contre son identité. Voir Ibid., p. 241.

religion, de l'éthique, « à cause des hommes », etc. Elle entretiendra donc une relation à l'infans au nom de différents *diktats* (Aulagnier, 1984).

Dans une telle situation, l'ombre parlée n'agit pas tant par anticipation sur l'enfant qu'« elle le projette régressivement en cette place que le porte-parole avait occupée en un temps passé. » (Aulagnier, 1975, p.244). Nous constaterons alors que *cette inversion de l'anticipation* – qui ne va plus vers l'avenir mais vers le passé – fait perdre tout sens à la réponse donnée à l'enfant quant à la question de ses origines, puisque pour la mère la naissance de l'enfant ne présente pas alors *une nouvelle vie*, mais, au contraire, il représente la répétition d'un moment et d'un vécu qui ont déjà eu lieu (Aulagnier, 1975).

L'excès de violence ; l'appropriation de l'activité de penser de l'enfant

Comme nous l'indiquions précédemment, tant que l'enfant ne parle pas, la mère peut maintenir l'illusion qu'il pense ce qu'elle croit ou veut qu'il pense. Lorsque l'enfant accède au discours, le processus normal voudrait qu'il s'approprie les interdictions exprimées à travers le discours de la mère et par conséquent fortifie la barrière mutuelle et conjointe de leur refoulement. Si tel est le cas, il s'instaure une *alliance* structurante entre l'action refoulante de la mère et l'action refoulante que s'approprie le Je de l'enfant (Aulagnier, 1984). C'est ce type de relation mère-infans que l'on retrouve dans le registre des pathologies de la névrose : *tous les deux désirent ensemble ne pas se désirer*, ils désirent consciemment l'interdiction et inconsciemment l'interdit.

Dans le registre des pathologies psychotiques pourtant, la mère n'est pas parvenue à refouler son désir de l'enfant de sa mère. Corollairement, il est attendu par la mère que l'enfant atteste que ce qui n'est pas refoulé n'avait de toute façon pas à l'être, que le refoulement n'était pas nécessaire, et en conséquence que la répétition du même est possible. L'enfant se retrouve *ipso facto* sous l'*impératif de penser comme sa mère*, car s'il venait à penser de manière autonome, il témoignerait à la mère que le passé ne peut véritablement faire retour, que le même ne peut pas se répéter (Aulagnier, 1975). Dans un premier temps, afin d'éviter que son enfant acquiert un Je et puisse devenir autonome, la mère va surinvestir le corps de l'enfant au moyen d'un savoir qui relève par exemple de la médecine, de la nutrition,

etc. Dans une sorte d'hypocondrie par procuration, elle guettera ainsi anxieusement le corps de l'enfant, tout évènement inattendu de ce corps pouvant mettre à faux son savoir sur le corps. L'enfant se retrouvera dans l'impossibilité de s'approprier les fonctions de son corps telles que manger, voir, dormir et bien sûr jouir. La relation quasi mécanique entre l'offre des soins de la mère et les réponses de l'enfant devient un code figé et inquestionnable dans lequel l'enfant n'a que des repères transcendants et inassumables selon un sens véritable.

Il faut voir alors que c'est justement au sein de cette relation « codifiée » que naîtra malgré tout l'activité de penser de l'enfant. Elle se retrouvera à son tour cristallisée dans les demandes et les réponses attendues par la mère, ainsi que les signifiants cardinaux du code. La pensée de l'enfant, enchaînée à des signifiants corporels, doit épouser parfaitement les exigences d'un lexique préétabli par la mère, il faut « que l'activité de penser de l'enfant lui prouve le bien-fondé de son “savoir” sur ce qui est “à penser” par l'enfant. » (Aulagnier, 1975, p.248). Pour Aulagnier, cette conformité de la pensée de l'*infans* au savoir de la mère constitue donc une forme déguisée d'« interdiction de penser ». Conséquemment, la mère pourra préférer priver l'enfant de sa parole, le maintenant ainsi dans un mutisme : « Si on n'a jamais coupé le pénis source de plaisir, on a bel et bien déjà refusé de parler, d'entendre, de laisser parler la voix infantile.» (Aulagnier, 1975, p.251). C'est ici que se retrouve de façon insigne l'excès de la violence secondaire, violence contre laquelle la dernière défense du Je sera de délirer publiquement ou secrètement, c'est-à-dire de déployer les signifiants partiels de la relation avec la mère dans une syntaxe inédite et apparemment irrationnelle.

L'enfant ne luttera pas davantage contre cette violence excessive, non seulement parce qu'il n'en a pas les moyens, mais aussi parce qu'il ne saurait aucunement vouloir « refuser la violence pour se retrouver face à un vide sans désir et sans parole. » (Aulagnier, 1975, p.251). C'est là la position du *masochisme primaire* que décrit Aulagnier : pour s'assurer la constance de la présence de la mère, l'enfant en vient à accepter et même éventuellement chercher sa violence.

Le discours sur les origines et le savoir interdit

Ce qui peut mettre en danger la mère, nous l'avons vu, c'est l'acquisition par l'enfant de la faculté de penser et ensuite de verbaliser le secret de la mère, soit que sa relation à l'enfant est incestueuse, que son refoulement est raté. Alors que le développement moteur de l'enfant peut lui permettre de refuser les soins de la mère, de la confronter à la nature libidinale de leur relation (onanisme), l'acquisition du langage est aussi ce qui peut mener l'enfant à poser ces fameux « pourquoi » qui se développent rapidement en « pourquoi du pourquoi » qui sont source d'angoisse pour la mère. Ces premiers *énoncés d'interrogations* pourraient en effet aboutir à la question du « pourquoi j'existe ? », question à laquelle la mère ne peut répondre sans se trahir.

Et pourtant, la venue du Je n'est possible pour l'enfant que s'il lui est possible d'historiser son existence et d'en identifier les « causes ». Or, *l'accès à son passé ne lui est possible qu'en après-coup et que par le discours d'un autre* : le processus identificatoire fondamental passe nécessairement par le détour d'un autre, qui revêt alors un pouvoir considérable – et toujours potentiellement abusif – dans la constitution du soi (Aulagnier, 1975). *L'autre me connaît ainsi avant moi.*

À cette question de l'origine, la mère dont le refoulement a échoué ne peut toutefois authentiquement répondre ; elle ne peut dévoiler à l'enfant qu'il est le fruit d'un désir non-refoulé. Ainsi, il n'est pas exagéré de dire que le premier chapitre de l'histoire du Je est alors ou bien vide (sans réponse), ou bien un mensonge (un déguisement rationalisé de l'échec du refoulement). Le plus souvent, la mère elle-même ignore que l'enfant est un désir non-refoulé ; celui-ci se trahira néanmoins à son insu par l'interdit qui sera opposé à toutes les demandes de l'enfant à propos de son origine. Pour la mère, cet interdit de questionner l'origine prend sa source dans un « secret » qu'elle cache à l'enfant, ainsi qu'à elle-même. Celui-ci peut aussi être bel et bien connu de la mère (un suicide, un mensonge sur le père, un père fou, une grossesse non désirée, etc.). Dans les deux cas, secrets et mensonges constituent une tentative de rationaliser « les motifs pour lesquels cette cause ne peut-être dite à l'enfant, elle va pouvoir exclure toute demande de l'enfant concernant l'origine et justifier sa nécessité de se taire ou de mentir. » (Aulagnier, 1975, p.253). Or, « L'absence d'une réponse sur

l'énoncé de l'origine mine de l'intérieur l'origine des énoncés, elle le fait reposer sur des sables mouvants qui risquent toujours d'engloutir ce qui s'y construit. » (Aulagnier, 1975, p. 254).

En conclusion, l'objet dernier de l'interdiction que la mère adresse à l'infans est d'accéder au non-refoulé : « Il est interdit de penser l'interdit. » (Aulagnier, 1975, p.242). Afin d'exprimer ce caractère insensé que revêt cette injonction maternelle, Aulagnier s'inspire des romans d'Orwell en reprenant le concept de « *novlangue* », c'est-à-dire ce langage qui exclut en l'occurrence les termes qui pourraient permettre de poser une relation entre l'éprouvé somato-psychique, les causes de l'origine de l'enfant et le désir maternel originel (Aulagnier, 1984).

La théorie de la séduction généralisée de Jean Laplanche

L'œuvre de Laplanche n'a pas abordé de façon explicite et systématique le thème de la violence, tel que l'a fait Aulagnier. Nous verrons comment Laplanche parvient néanmoins à concevoir que la violence émerge, entre autres, de l'autre, en vertu de son primat et surtout de sa radicale irréductibilité. Si cette thèse a aussi pu être soutenue à la même époque de façon similaire en philosophie par Lévinas (1971), chez Laplanche c'est la *Théorie de la séduction généralisée* qui demeure le cadre théorique qui permette le mieux de penser et déployer le sens de cette irréductibilité de l'autre (Laplanche, 2002b).

La *Théorie de la séduction généralisée* est en quelque sorte une *généralisation* et la radicalisation de la *neurotica*⁹ de Freud. Laplanche identifie et distingue d'abord deux formes de séduction dans la *neurotica* freudienne ; la séduction infantile transmise par un adulte pervers et la séduction précoce transmise par la mère lorsqu'elle dispense des soins à l'enfant et qui, dans la conception freudienne, conduit à la génitalité des organes. Dans un cas comme dans l'autre, on se limite selon Laplanche à une séduction qui est d'avance reconduite à des gestes, des paroles et des événements datables (Laplanche, 1987). Or, pour Laplanche, on

⁹ La *neurotica* renvoie à la théorie des troubles névrotiques. Ces troubles auraient comme origine une séduction précoce provenant d'un proche adulte, par la suite, ce traumatisme sexuel serait après-coup refoulé.

retrouve *en deçà* de la séduction infantile et précoce et de la simple communication entre l'adulte et l'enfant une *séduction dite originaire* :

Nous pensons qu'il y a lieu de la réinterpréter [la *neurotica* freudienne], non plus comme évènement, comme traumatisme vécu et datable, mais comme un fait à la fois plus diffus et plus structural, un fait plus originaire aussi, en ce sens qu'il est tellement lié au processus d'humanisation que c'est seulement par abstraction que nous pouvons supposer l'existence d'un petit homme avant cette séduction (Laplanche, 1970, p.75).

La séduction originaire est l'introduction originaire d'une dissymétrie dans la distribution de l'activité et de la passivité au sein de la relation adulte-enfant. Cette dissymétrie est telle que l'actif est alors investi d'une charge et du poids des représentations ; en l'occurrence, l'adulte est le détenteur des représentations conscientes et surtout inconscientes (Laplanche, 1970). En effet, selon la genèse laplanchienne, *l'adulte a un inconscient alors que l'enfant naissant n'en a pas au sens strict*. Laplanche nomme alors à juste titre « situation anthropologique fondamentale » cette relation dissymétrique entre l'adulte et l'enfant, situation à laquelle aucun être humain ne peut par définition échapper (Laplanche, 2002b).

La situation anthropologique fondamentale

Cette situation anthropologique fondamentale est la condition sur la base de laquelle se déploie en retour la séduction originaire en tant que telle. Celle-ci tient alors à ce que « l'adulte propose à l'enfant des signifiants non-verbaux aussi bien que verbaux, voire comportementaux, imprégnés de significations sexuelles inconscientes. Ce que je nomme *signifiants énigmatiques*. » (Laplanche, 1987, p.125). L'adulte communique à l'*infans* un message préconscient-conscient (celui que prenait en compte Freud dans la *neurotica*) qui se trouve néanmoins toujours, à son insu, parasité par un inconscient sexuel. C'est la présence de ce *message compromis* par l'inconscient de l'adulte qui fait effraction dans la psyché de l'*infans*, parce qu'il se présente avec un excès proprement énigmatique de signification : « Le langage de l'adulte n'est pas énigmatique par confusion ou par totale étrangeté, mais par un excès unilatéral introduisant un déséquilibre à l'intérieur même du message. » (Laplanche, 2002a, p.121). À travers les actes de donner le sein, de punir l'enfant, de lui faire répéter le nom d'un proche, etc., un excès de sens obscur, c'est-à-dire indistinct et inassignable, se transmet par greffe sur le message explicite.

Si ce message se présente alors potentiellement comme un « traumatisme » pour la psyché de l'*infans*, c'est parce qu'il « véhicule un sens à lui-même ignoré » (Laplanche, 1987), et ce, par l'adulte lui-même. Ce qui force à traduire est le déséquilibre intérieur entre deux inconscients qui ne se réduisent pas l'un à l'autre, mais qui pourtant se rencontrent de la façon la plus intime et profonde. L'historicité de l'être humain renvoie alors à une suite de tentatives de traduction, de réécriture toujours partielle de la part de l'autre portée en soi (Laplanche, 1992). Ce sens *doit* être métabolisé (à moins d'être crypté), mais à la fois il ne *peut* pas l'être, sans que soit perdue la trace de son altérité et donc de l'origine de l'*infans* en ses parents.

Les différents messages compromis

Dans les messages préconscients-conscients de l'adulte se trouve ce que Laplanche nomme une « onde porteuse », en laquelle vient vibrer ou osciller l'inconscient de l'adulte. La nature de cette onde-porteuse peut varier, mais Laplanche a insisté sur celle de l'attachement, qui s'exprime dans les soins corporels (Laplanche, 2003a). Le message compromis est alors le plus souvent lié à l'excitation sexuelle collatérale éprouvée par l'enfant lors du soin mené par l'adulte. Bien qu'il faille se garder de comprendre l'énigme comme une question ou un questionnement que l'enfant mènerait activement, nous pouvons imaginer que l'enfant se « demande » par exemple si l'adulte désire son excitation et, plus généralement, ce que *lui veut* l'adulte.

Laplanche ajoute toutefois à cet égard qu'il n'y a pas seulement ce « langage du corps » et des « soins corporels », mais aussi celui du code social, au sein duquel on retrouve les messages d'assignation de genre, particulièrement importants dans la constitution de l'identité psychique. L'assignation de genre est « un ensemble complexe d'actes qui se prolonge dans le langage et dans les comportements significatifs de l'entourage » (Laplanche, 2003a). Il s'agit presque en réalité d'une *prescription*, Laplanche parlant même de *bombardement* de messages : il y a un quasi-acharnement de l'entourage immédiat et lointain (hospitalier, scolaire, etc.) à assigner et baliser le genre de l'*infans* selon la division binaire du

masculin et du féminin¹⁰. Parce qu'elle aura à rebours une signification sur presque toutes les interprétations possibles de l'énigme, la sexuation apparaît alors comme l'un des actes les plus fondamentaux du couple parental et l'une des ondes les plus « porteuses ».

Or, il ne faut toutefois pas perdre de vue que cette assignation n'est pas le fait d'une décision consciente de la part du couple parental. Parents et proches transmettent à l'enfant ce que Laplanche nomme un « bruit » : « Leurs fantasmes, leurs attentes inconscientes, où un père peut assigner consciemment le genre masculin à son rejeton, mais avoir attendu une fille, voire désirer inconsciemment pénétrer une fille. » (Laplanche, 2003a, p.170). Et en réalité, le fantasme participe toujours à l'assignation, si bien que si un père qui souhaite que sa fille *soit fille* – ce qui paraît aller de soi –, ce souhait est malgré tout encore l'indice ou la trace d'un certain désir inconscient, que l'enfant ne pourra du reste manquer de relever consciemment ou non. Subséquemment à l'assignation de genre¹¹ par l'entourage, l'enfant prend conscience de son sexe biologique, ce dernier aura le pouvoir de refouler toutes composantes du genre qui se présentent en contradiction avec le sexe. Donc, ce qui du genre aura été refoulé par le sexe, constitue le *sexual* et contribue à la constitution de l'inconscient.

Pour Laplanche, le *sexual*, c'est-à-dire le sexuel dans une perspective dite élargie, tel que Freud l'avait aperçu déjà dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1924), soit une sexualité qui déborde absolument le génital, qui enveloppe du fantasme et qui surtout se montre en droit extrêmement *mobile* quant au but et quant à l'objet (Laplanche, 2003c).

Modalités de la transmission : implantation et intromission

Dans une conférence de 1990 intitulée « Implantation, intromission », Laplanche élabore les deux modalités de transmission du message compromis. Avant d'examiner

¹⁰ Laplanche présente à cet effet un des « codes » essentiels de la sexuation qui est celui de la logique phallique binaire (0/1), soit la différence anatomique, qui prend la forme de la loi du tiers exclu (soit on a le phallus, soit on l'a pas, et il n'y a pas de troisième cas). Voir « La situation anthropologique fondamentale » p.107 et « Le genre le sexe » p.173.

¹¹ Le genre dans les sociétés occidentales se définit par différents *habitus* qui dépendent entièrement du sexe biologique, se définissant essentiellement comme masculin ou féminin.

l'éclairage que ces deux concepts jettent sur l'idée d'une violence constituante, examinons schématiquement d'abord ceux-ci.

Le premier mode de transmission du message énigmatique est l'*implantation*, terme que Laplanche employait déjà dans son livre *Vie et mort en psychanalyse* (1979), et qui correspond au mode de transmission commun et habituel, et qui relève de l'ordre du névrotique. Les messages compromis de l'adulte sont ici posés « dans le derme psychophysiologique d'un sujet chez lequel une instance inconsciente n'est pas encore différenciée. » (Laplanche, 1990, p.358). Une fois que les signifiants énigmatiques sont implantés dans le moi-corps, l'*infans* opère plusieurs tentatives actives de traduction. La passivité originariaire de l'enfant revient alors à son impossibilité à maîtriser le message, soit « l'inadéquation à symboliser ce qui survient en nous de la part de l'autre. » Ainsi, tant l'enfant qui est témoin de la scène originariaire que celui qui est masturbé par sa mère, est radicalement *passif*, non seulement au sens où il n'est pas l'agent des gestes qui se produisent, mais aussi au sens où le message ne vient pas de lui, le concerne d'une façon impropre et pourtant *fascinante*. *La part de l'autre est mon destin*. À défaut de pouvoir traduire sans reste la part énigmatique du message, cette position passive de l'*infans* impliquera pour lui la tâche majeure de la *symbolisation* (Laplanche, 1991a). Laplanche résume ainsi ce que nous avons jusqu'à présent dit : « Si ce message est un premier "à traduire", s'il est message à lui-même ignoré, provenant de l'autre et implanté par lui, il lance originariairement le mouvement de traduction-détraduction, qui est celui de la temporalité humaine. » (Laplanche, 1991b, p.348).

Le deuxième processus relationnel que décrit Laplanche est celui de l'*intromission*, qu'il qualifie comme ayant un caractère foncièrement plus violent, en ce qu'elle est une intrusion interne dans la psyché de l'enfant. Si l'intromission agit comme telle c'est principalement parce qu'elle n'aurait pas subi le refoulement parental. Le discours parental se présente de manière incompréhensible et rigide à l'*infans*, soit dans une forme peu malléable. Gauthier (1997), mentionne que l'intromission pourrait s'apparenter à la notion de « passion » telle que Ferenczi l'avait développée dans son ouvrage *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. En effet, la passion rompt les digues de la tendresse entre l'adulte et l'enfant, tout comme l'intromission (Gauthier, 1997). L'intromission aurait pour principale conséquence

d'empêcher la différenciation des instances du moi et de ça. Or, il faut voir que cette indifférenciation des instances implique pour l'infans une impossibilité radicale de reprise active, par la représentation ou par le jeu par exemple, du message énigmatique qui lui est légué¹², contrairement à l'implantation qui quant à elle offre la liberté de traduire à l'infans.

Laplanche note pourtant que l'intromission jouerait néanmoins un rôle dans la constitution du surmoi. Laplanche rapproche d'ailleurs cette formation du surmoi par le processus de l'intromission à la notion kantienne « d'impératif catégorique ». Pour Kant, la morale, avant d'être une loi individuelle que se donne le sujet, a d'abord été une morale hétéronome, transcendante, qui trouvait sa source et sa doctrine, par exemple, dans un rapport à Dieu, à l'espèce, à l'idée du Bien et, plus près de nous, à la science. L'impératif catégorique se formule à l'inverse comme une exigence qui procède de l'intérieur même de la subjectivité, un « fais cela » impératif, mais qui pourtant ne peut être justifié par aucune rationalité usuelle, externe à la subjectivité. L'exigence s'impose ici de l'intérieur même du contenu du message. Laplanche nous dira ainsi que les impératifs catégoriques du surmoi « sont certainement énigmatiques comme d'autres messages des adultes ; mais non seulement ils sont injustifiés, mais peut-être même injustifiables, c'est-à-dire non-métabolisables. » (Laplanche, 1987, p. 137)¹³.

Les effets de la transmission ; l'inévitable tentative de traduction par l'enfant, ses échecs et ses réussites

L'enfant reçoit passivement le message compromis de l'adulte, il est implanté ou intromis sans être d'avance ni d'abord compris. Il n'est pas possible pour l'enfant de *comprendre* le message, en un premier temps puisqu'il véhicule un excès qui se présente le plus souvent comme *contradiction* (par exemple : « l'adulte me soigne comme fille, mais ce

¹² De plus, elle impose dans la psyché un élément rebelle à toute métabole.

¹³ Soulignons que Laplanche a très peu développé le concept d'intromission. En effet, un seul texte aborde la notion d'intromission (*Implantation, intromission*, 1992). Dans ce texte, d'ailleurs, Laplanche invite la communauté à *faire travailler* le concept. Notons que le concept a entre autres été repris par Gauthier (1997) qui associe les conséquences de ce type de relation à la notion winicotienne de faux-self, alors que Scarfone (1992) démontre des ressemblances entre ce type de « mode parental » et la notion de violence secondaire telle que développée par Aulagnier (1975), idée que nous reprenons partiellement dans le cadre de ce mémoire.

faisant me touche comme femme »). Laplanche reprend à son compte l'exemple canonique de l'allaitement, et montre qu'il s'y mêle à la fois amour et haine, apaisement et frustration, lait et sein, sein dispensateur et sein excité.(Laplanche, 2003b)

Les messages de l'adulte demeurent dans la psyché de l'infans jusqu'au moment d'une reprise traductive. Vu de plus près, suivant l'idée freudienne de l'*après-coup*, le message n'« apparaît » qu'une fois qu'il est réactivé et par le fait même, il agit à l'origine plutôt à la manière d'un corps étranger (Laplanche, 2003b). Nous verrons que la traduction des messages compromis par l'enfant aura deux destins, selon que le message est traduit partiellement, ou selon qu'il y a échec de traduction.

La traduction, dite partielle, demeurera comme toute traduction *en reste* sur le message énigmatique originaire. Parce que le message (par exemple le soin, la nomination, l'assignation de genre, etc.) se déroule toujours sur deux plans incompatibles et potentiellement contradictoires, soit celui de l'autoconservation et celui du sexuel, l'échec de cette traduction produit le refoulement originaire, c'est-à-dire que les restes de la traduction (« qu'est-ce que me veut la mère ? », « pourquoi mon père veut-il que je devienne une fille ? », etc.) viendront constituer le contenu du refoulé. C'est aussi ce qui permettra de délimiter la barrière du refoulement, constituant par le fait même le moi. Ces restes refoulés et impensés deviennent alors les « objets-source de la pulsion », et fondent par le fait même, la complexion particulière de l'inconscient individuel, qui s'exprimera alors dans diverses pathologies du spectre névrotique.

Il est important de noter bien qu'il puisse le sembler à première vue (puisque le message énigmatique est pour ainsi dire « légué » par l'adulte), que cet inconscient n'est pas une *réplique à l'identique* du contenu de l'inconscient de l'adulte. Une telle conception nous conduirait d'ailleurs à concevoir l'enfant comme le pur symptôme de ses parents ; ce qui est loin de la réalité, et plus spécifiquement de la signature toujours si unique de l'inconscient (comme l'atteste la clinique). Bien qu'il puisse effectivement y avoir quelque chose comme un destin familial de l'inconscient et du sexuel, par le seul fait que l'enfant a *deux* parents et qu'il

opère à partir d'un palimpseste, l'enfant a donc par le fait même toujours déjà remanié complètement le message implanté.

La traduction « réussit » lorsqu'elle permet de donner un fondement, fut-il relatif et provisoire, au préconscient et qu'il assure ainsi des chemins de passage entre le préconscient et le conscient. S'instaure, dès lors un processus de traduction-détraduction qui est appelé à se poursuivre tout au long de la vie, permettant ainsi d'enrichir constamment le moi. Essentiellement, « le moi correspond à la façon dont le sujet se constitue, se représente son histoire. » (Laplanche, 2003b, p.200). Afin de traduire les messages compromis de l'adulte, l'enfant doit emprunter des « codes » ou des schémas narratifs qui agissent comme des aides à la traduction, terme que Laplanche emprunte à Francis Martens. Ceux-ci sont fournis par l'environnement familial, mais aussi par la culture en général. C'est ici que le mythosymbolique *classique* tel que le complexe de castration ou d'Oedipe ou encore des schémas narratifs plus récents tels que les contes de Walt Disney se proposent, le plus souvent, comme ce qui a un effet *refoulant*, permettant de *remettre à l'ordre* le sexuel en le désexualisant au nom des lois d'alliance et de procréation.

Revenons, au processus de traduction. Afin de rendre compte des pathologies tant psychotiques que *borderline*, Laplanche admet que certains messages ont dû rester dans ce qu'il nomme l'inconscient enclavé. Cet inconscient se constitue au contact de messages à typique violente ou surmoïque qui produisent souvent un *échec total* de la traduction, et demeurent ainsi tels quels, sans élaboration, dans l'inconscient enclavé.

Selon Laplanche, dans le cas où l'adulte aurait lui-même des messages enclavés, sa relation à l'enfant aura tendance à être de type psychopathique, c'est-à-dire de prendre la forme d'un agir pervers (voire cruel, ou sadique : l'adulte « lance » et « balance » par exemple son discours à l'enfant, sans se soucier de sa réceptivité), « qui provient d'un ancien agir

enclavé dont toute élaboration psychique a été exclue. » (Laplanche, 2006, p.292)¹⁴. C'est notamment à pareille situation que Laplanche fait allusion lorsqu'il parle de transmission intergénérationnelle. Cela dit, Laplanche ne voit pas dans cette transmission un « sceau fatidique », qui condamnerait de fait et par avance toute personne et famille qui aurait des messages enclavés, à suivre le déterminisme unilatéral du contenu enclavé. En effet, tout comme pour les messages de type compromis, les destins demeurent toujours individuels et singuliers, et certaines circonstances réelles peuvent venir à briser cette tendance à la répétition ou plutôt à la reprise identique du message enclavé. En bref, « une traduction nouvelle de l'inconscient enclavé reste toujours envisageable. »(Laplanche, 2006, p.292). Cette conception permet d'approcher avec plus de justesse et d'espoir la réalité des cas rencontrés en clinique, notamment de comprendre comment il est possible pour un sujet *borderline* de reprendre en psychothérapie des énoncés enclavés, et comment il est toujours possible pour tout être humain de vivre une décompensation. Ce qui nous permet de souligner que chez tout sujet il y a à la fois présence d'un inconscient refoulé et enclavé. À la différence que les sujets présentant une pathologie de type psychotique ou *borderline* auraient un inconscient enclavé plus volumineux comparativement aux sujets névrotiques pour qui l'inconscient refoulé prédominerait.

Nous parlerons en ce sens d'une violence constituante du rapport à l'autre en ce que le message de l'autre me précède et m'échappe, mais aussi parce qu'il me permet une reprise active du message, et qu'il trame mon destin sans que je puisse pourtant jamais en venir à

¹⁴ La violence au sens d'actes explicites a été brièvement évoquée par Laplanche dans *Inceste et sexualité infantile* (2006). Dans ce texte, Laplanche parle d'actes sexuels que l'enfant subit de force et où la part de message est de plus en plus ténue, alors que s'accroît la violence déliée, signe de la perversion psychopathique et finalement pression de la pulsion de mort. À cette violence « réelle » qui est portée à l'enfant, Laplanche s'inspire des conceptualisations de Christophe Dejours (2001) élaborées dans son ouvrage *Le corps d'abord*, Paris, Payot. Brièvement, Dejours conceptualise une troisième topique qu'il nomme inconscient amental (enclavé pour Laplanche), où il subsiste dans cet inconscient une communication violente et inadmissible qui ne peut faire preuve d'un travail de traduction. Il nous apparaît que chez Laplanche, la notion de message intromis et d'acte pervers ou psychopathique n'auraient pas tout à fait les mêmes conséquences sur la fondation du psychisme; fondation du surmoi pour le premier et constitution de l'inconscient enclavé pour le second. Comment, dès lors, départager ces deux types de violence? Quels peuvent être leurs effets sur le développement psychique? Il nous apparaît que ce travail demanderait des recherches plus avancées, et permettrait d'aborder plus en profondeur les perspectives d'une *violence destituante* dans la relation parent-enfant.

bout. À l'opposé d'une violence destituante où le message de l'autre, en plus de me précéder, s'oppose à ma reprise traductive et demeure littéralement hors *moi*. Tant à ma naissance qu'au fil de mon histoire, l'autre m'habite de l'intérieur, me travaille sans fin ou alors il m'immobilise.

Piera Aulagnier et Jean Laplanche : la rencontre de deux langages

En tentant de faire dialoguer Aulagnier et Laplanche sur le thème spécifique de la violence constituante dans la relation entre parent et enfant, on rencontre d'emblée une terminologie difficilement réconciliable et même un usage parfois divergent de certains concepts psychanalytiques orthodoxes. Alors que Laplanche se réfère le plus souvent aux termes freudiens – mais aussi à des concepts tirés de l'histoire de la philosophie –, Aulagnier fait un emploi régulier des néologismes, en plus d'un usage fréquent de termes lacaniens. Cette seule division au niveau du lexique fondamental de leur réflexion accentue dès lors la difficulté d'une comparaison directe de leur pensée respective et nous intime d'avancer avec prudence.

Pour ajouter au défi, Laplanche et Aulagnier ont eu des cliniques différentes, respectivement la clinique de la névrose et celle de la psychose, pratique qui a du reste grandement influencé leurs recherches et leurs élaborations théoriques. Malgré ces différences générales, les auteurs ont néanmoins chacun entrepris une investigation rigoureuse de la genèse psychique, et ce, en accordant une importance capitale à l'antécédence particulière et essentielle de l'autre sur le Je.

Les thèses communes à Aulagnier et Laplanche

S'il reste malgré tout possible de réunir les apports théoriques de Laplanche et d'Aulagnier quant à leurs intuitions fondamentales sur la constitution de la psyché infantile, c'est que tous deux admettent que celle-ci s'opère nécessairement à partir d'une certaine *violence* de l'autre, qu'elle soit perpétrée par son anticipation, son discours ou la passation d'un message à charge énigmatique et intraduisible, qui sexualise *précocement* l'infans. Tant chez Aulagnier que chez Laplanche, la particularité de cette violence tient d'abord à son caractère foncièrement implicite et invisible ; cela distingue d'ailleurs leurs recherches de

celles qui ont pu être proposées sur les relations d'abus et de sadisme dans le rapport du parent à l'enfant. Il s'agit au contraire bien plutôt pour eux de penser la violence en deçà de toute violence apparente, ou constituée.

En conséquence, ce type de violence ne peut se présenter que dans le cadre de la relation adulte-infans (et non d'une violence entre deux Je au sens strict, nous verrons que dans un rapport « adulte-adulte » il est plus probable qu'il s'agisse d'une violence secondaire ou alors l'intromission d'un message), puisque seule la situation fondamentale de l'infans (en tant qu'être dépourvu de motricité volontaire, de langage, d'histoire, etc.) l'empêche de faire obstacle à cette violence, de la *vivre comme telle : le nouveau-né est ontologiquement exposé à l'autre. L'autre – et en vérité l'autre de l'autre ; c'est-à-dire son propre inconscient, ses propres désirs refoulés, etc., fait littéralement intrusion dans la psyché de l'infans en voie d'être, et ce à l'insu même de l'adulte. En ce sens, la violence du discours, articulé ou non, des parents se présente comme un excès de sens pour lequel l'infans ne dispose d'aucun code inné qui lui permettrait d'en décoder le contenu, d'en renier ou rationaliser la charge affective, etc. Il n'y a pas lieu pour l'infans de se protéger de la présence continue de cet excès de sens qui ébranle de façon continue sa psyché, voilà ce qui fait violence à l'infans.*

De plus, Aulagnier et Laplanche affirment que la présence de cet excès de sens de la part de l'adulte est attribuable à la présence de l'enfant qui *éveille*, voire rappelle, un sexuel refoulé de l'adulte. Laplanche affirme ainsi clairement que « la situation adulte-infans est une situation qui réactive ses pulsions inconscientes infantiles. » (Laplanche, 2003b, p.197). De façon similaire, Aulagnier mentionne que l'enfant est l'être qui, sur la scène réelle, demeure pour la mère le plus près d'un désir inconscient, et qu'il est toujours susceptible d'éveiller son retour (Aulagnier, 1975).

Si le discours du parent représente un excès de sens pour l'infans, c'est aussi qu'il *anticipe* sur ce qu'il est et sur ce qu'il sera. Il va de soi d'abord que l'enfant existe dans la psyché des parents avant même qu'il ne soit reçu (accepté ou non) sur la scène réelle ; la « grossesse » a ainsi une signification *a priori* pour la constitution du soi (et à ce titre, dans certains cas, même le déni de grossesse ou l'omission d'un contraceptif est encore une

anticipation sur l'être de l'enfant). En raison de cette anticipation inévitable, nous pouvons dire sans contresens que, tant dans le cadre de la pensée de Laplanche que de celle d'Aulagnier, « l'autre est en moi avant que je ne sois moi-même », mais surtout que sa présence en moi est précisément ce qui me permet de devenir « moi-même », un Je déterminé, doté d'un inconscient et d'une histoire réglés.

C'est en ce sens que cette violence est dite « constituante » pour la psyché de l'infans, puisqu'elle lui permet d'advenir à lui-même, en tant que Je ou Moi. Si une telle chose est même concevable (même les fameux « enfants sauvages » sont un exemple qui est toujours sujet à débat), *l'absence radicale d'anticipation et d'excès de la part du parent abandonnerait l'infans à son affectivité, sans relation de sens, ni relation à soi, en un mot, sans monde ni autrui*. Le parent donne à l'infans une matière, à partir de laquelle une reprise active sera possible de façon essentiellement limitée. En effet, les échecs de cette reprise témoigneront à l'infans en devenir de la présence d'un héritage énigmatique qu'il porte en lui et qui constitue son inconscient, qu'il devra éventuellement conjurer et avec lequel il devra en tout cas conjuguer toute sa vie. Cette part de l'autre est sa *vie* même, en tant qu'il reçoit celle-ci de l'autre.

Cette reprise traductive de la part de *l'autre parental* par l'infans est tant présente chez Laplanche que chez Aulagnier. Tous deux accordent une importance à la présence parentale conçue comme support à la traduction, mais aussi comme condition de l'accès au langage par l'enfant. En ce sens, le message compromis par l'inconscient de l'adulte doit toujours à la fois être ce qui permet un *compromis*, comme le souligne d'ailleurs D. Scarfone : « Car l'adulte aux messages compromis doit aussi être un adulte permettant le compromis : la face refoulante, responsable de l'énigme qui est énigme pour l'adulte lui-même, et la face traductrice, qui *traduit aussi pour l'enfant*. » (Scarfone, 1994, p.102).

Pour Laplanche, la relation entre l'adulte et l'infans s'établit d'abord à travers une communication soutenue par l'attachement, qui est en elle-même non-sexuelle et qui est indispensable à l'infans puisque cela lui fournit une part de « l'arsenal de liaison » essentiel pour le processus de traduction (Laplanche, 1987). À ce propos, Laplanche s'inspire des

travaux de Silvia Bleichmar, qui conçoit que l'amour, les soins et la maintenance (au sens de *holding*) qu'offrent les parents permettent d'apporter à l'enfant les éléments – verbaux mais aussi extra-verbaux – indispensables à son auto-théorisation (Bleichmar, 1985). En d'autres mots, cet arsenal véhicule à l'enfant les mythes et les scénarios collectifs que le parent aura préalablement remaniés à sa façon. Cette conception permet d'enrichir la notion « d'aide à la traduction » proposé par Martens. On retrouve ici l'importance des codes traductifs d'une culture donnée pour la formation du soi, codes qui sont certes toujours remaniés par la mère, ce qui permet la constitution d'une psyché *singulière*, mais à la fois qui partage des points de repère avec les autres individus d'un même ensemble.

Pour Aulagnier, il s'agit de transmettre un premier langage libidinal à l'enfant (avec sa syntaxe et son lexique propre : vouloir, désirer, repousser, violenter, prendre, rejeter, etc.), grâce auquel est rendue possible pour l'infans la *nomination de ses affects primaires et immédiats*. Cette nomination des affects en sentiments constitue le deuxième temps de la violence primaire. Or pour l'enfant, la nomination de ses affects est *ipso facto* la nomination des objets qui l'affectent et des relations qui le lie aux sujets qui pourvoient ces objets. Ainsi, l'objet a toujours d'avance été investi libidinalement par l'autre : l'objet qui excite ou irrite l'infans est marqué de façon indissociable par une relation déterminée au parent. Cela étant, c'est seulement lorsque que l'enfant nomme l'objet investi que surgit *après-coup* le Je, avec ses envies propres, ses capacités d'identification, etc. En d'autres termes, la découverte affective et libidinale du nom de l'objet et du lien qui l'unit au sujet donne naissance et sens à une instance qui s'auto-définit comme désir, envie, amour, haine, attente, etc. de cet objet, en rapport à un autre (Aulagnier, 1975). Il existe donc pour ainsi dire un « déjà-là du discours » sur l'origine du discours sur lequel nous ne pouvons rien dire, ce qui a pour conséquent d'établir les limites définissant l'espace à l'intérieur duquel le Je trouvera ses énoncés identificatoires. En d'autres mots, la mère institue à l'infans un compromis identificatoire pour la venue de son Je.

En résumé, les auteurs partagent ces mêmes thèses à propos de la violence : d'abord qu'elle est inévitable, ensuite qu'elle est constituante. La violence implicite de l'anticipation ou de la transmission d'un irréductible appartient à la relation adulte-enfant en vertu de

l'essence même des termes et relations mis en jeu (la grossesse, l'absence de parole du nouveau-né, le fait que l'adulte a lui-même déjà été un infans, etc.). À la fois, cette pré-présence pour ainsi dire de l'autre est le fondement anthropologique qui permet à l'infans de devenir adulte *à son tour*. Nous remarquons aussi que chez les auteurs la présence d'un parent « suffisamment bon » est essentielle, cela permet à l'enfant d'acquérir l'autonomie de ses propres traductions et/ou de ses investissements identificatoires nécessaire à la venue du Je.

Cela dit, il appert qu'en leur spécificité, certains concepts dont font usage les auteurs nous amène à pousser davantage notre réflexion afin de mieux rendre compte des différences et des accords plus subtils entre la pensée d'Aulagnier et celle de Laplanche.

Des théories sous l'influence de leur clinique

Si nous trouvons certaines similitudes générales entre les modèles de Laplanche et Aulagnier, on remarque néanmoins d'emblée à titre de différence que la théorie de la séduction généralisée (de l'implantation) et celle de la violence primaire ont une conception divergente de la *fonction constitutive* de la psyché infantile, en l'occurrence que la violence n'affecte pas les mêmes instances psychiques. En effet, on constate que chez Laplanche le message énigmatique et le processus de traduction contribuent à la formation de l'*inconscient*, alors que chez Aulagnier il s'agit davantage pour la mère d'imposer une forme et une direction au *Je* de l'infans. A cette lumière, la visée constitutive de ces théories est fort différente, mais celles-ci nous apparaissent néanmoins complémentaires.

Selon nous, cette différence serait en réalité notamment tributaire des cliniques différentes qu'ont pratiquées les auteurs. En ce sens, et comme le souligne Aulagnier, la visée d'une recherche infléchit la manière de la conduire, la méthode qu'elle privilégie et le type de questions qu'elle pose (Aulagnier, 1975).

A cet égard, Aulagnier affirme dès l'introduction de son livre la *Violence de l'interprétation* qu'elle désire réinterroger le modèle métapsychologique freudien et ce en vue de rendre compte de la relation qu'entretient le psychotique avec le *discours*. Ce qui interpelle alors Aulagnier est le discours si particulier des sujets psychotiques, qui confronte tout

clinicien œuvrant avec cette clientèle à l'« asensé » et à l'immanence étrange de ce discours. Ce dernier ne laisse plus rien à l'abri du doute, il explicite la certitude¹⁵, mais surtout, ce discours est ce qui rappelle, selon Aulagnier, celui auquel nous avons jadis déjà tous été confronté et qui s'imposait comme détenteur exclusif de la vérité, soit le discours que tient la mère à l'endroit de l'infans.

Aulagnier voit dans la relation mère-enfant cette première imposition de la forme d'un « Je anticipé ». Ce que la mère impose, c'est la forme que doit prendre ce Je une fois l'enfant devenu autonome. Nous avons vu qu'à travers son discours, la mère insuffle les limites et les possibles en terme d'investissements futurs (en prenant en compte alors qu'elle ne pourra pas être l'objet des désirs à venir de ce Je), que le discours de l'infans devra soutenir. Le discours de la mère agit comme un *préformateur* du Je, conçu telle une « identité de soi » qui permet de conjuguer à différents temps *ce qu'il est* : « je suis avocat », « j'étais un enfant docile », « je serai père », etc.

Si Aulagnier a accordé une si grande importance à la formation du Je, c'est qu'elle a cru apercevoir dans le discours psychotique, mais aussi chez des gens apparemment normaux dont la constitution psychique est demeurée fragile (présence de pensées enkystées), les contraintes auxquelles ont du faire face ces individus lorsqu'ils ont dû acquérir le langage, et par conséquent forger leur propre Je. Ce qui est alors intéressant dans la pensée d'Aulagnier, et que nous retrouvons peu chez Laplanche, est l'importance que revêt le rapport dialectique entre la mère et l'infans, conséquence en partie de son héritage lacanien et du structuralisme de Lévi-Strauss. Cette dernière influence permet aussi de comprendre l'importance qu'Aulagnier accorde aux interdits culturels, qui permettent au Je d'advenir presque autant que l'acquisition du discours. À cet effet, il est intéressant de relever qu'Aulagnier marque une différence importante entre sa pensée et celle de Lacan en affirmant que « C'est du Je que nous

¹⁵ Notons que dans la théorie d'Aulagnier sur la psychose le discours psychotique ne se résume pas uniquement à un discours délirant, mais résulte bien plutôt de l'absence du processus primaire, du phantasme, qui permet d'avoir un discours équivoque et polysémique, à « double sens ». Ce processus faisant défaut, le discours du Je se retrouve dès lors en « contact direct » avec les processus originaires, qui habituellement demeurent forclos.

dirons qui est structuré par le langage, d'où sa dépendance à la position identificatoire que le discours des autres lui assigne. » (Aulagnier, 1968, p.204)¹⁶.

On voit comment chez Aulagnier le désir d'élucider une problématique « hors champ de la psychanalyse » l'a mené à questionner le processus de la genèse du psychisme « normal » ou « névrotique ».

Quant à Laplanche, l'un de ses intérêts de recherche a été de trouver les fondements de l'inconscient. Pour sa part, c'est en faisant travailler Freud (c'est-à-dire son texte) et en lui faisant assumer ses fourvoiements théoriques que Laplanche tente de retrouver le fil d'Ariane de la théorie freudienne. C'est à travers la conceptualisation de la théorie de la séduction généralisée et de la situation anthropologique fondamentale qu'il élabore la thématique du message compromis. L'intérêt de Laplanche s'avère donc tout autre que celui d'Aulagnier : ce qui intéresse Laplanche est avant tout de traquer l'émergence du sexual chez l'humain. Le sexual c'est ce qui, entre autres, cause le conflit psychique, et que l'on rencontre essentiellement dans les pathologies de type névrotique. Donc, contrairement à Aulagnier qui s'enquerrait de la *forme* du Je, ce qui interpelle Laplanche est davantage ce qui relève de l'ordre de l'*informe*, de l'étrangeté de l'homme face à lui-même. Le message compromis de l'adulte et le processus de traduction-détraduction se retrouvent alors au cœur de la fondation de l'inconscient au sens freudien.

Par conséquent, la relation entre la mère et l'infans que décrit Laplanche se place davantage du point de vue de l'infans qui doit constituer son propre inconscient à partir de ce qui lui est énigmatiquement transmis. Dans la théorie laplanchienne, la perspective de l'adulte est peu explorée, probablement parce que la part énigmatique de ses messages est transmise à son insu. Aulagnier accorde comme on a pu le voir davantage d'importance à la mère (et même presque exclusivement), puisque la constitution du Je de l'infans est tributaire de la réussite de son refoulement et de la valeur qu'elle accorde à son rôle.

Il nous semble donc que les théories développées par Laplanche et Aulagnier se révèlent être complémentaires. Pour Laplanche, il s'agit de penser la transmission d'un à

¹⁶ Alors que Lacan affirmait plutôt que c'est l'inconscient qui est structuré comme un langage.

traduire qui par suite de traduction-détraduction constitue l'inconscient, alors qu'Aulagnier s'intéresse au processus conscient et d'un certain rapport à « soi » présent chez la mère, à partir duquel elle « montre le chemin » à l'infans.

Leur complémentarité est d'autant plus apparente que Laplanche accorde peu d'importance à la constitution du moi. En effet, pour Laplanche la constitution psychique de l'homme se fait par « double enfermement » – on trouve d'un côté les restes de la traduction qui fondent l'inconscient et, de l'autre, tout ce qui a pu être traduit, théorisé et ultimement idéologisé et qui forment le moi. Les développements d'Aulagnier permettent alors de montrer que, tout comme la constitution de l'inconscient, le Moi et le discours du Je répondent à certaines exigences qui renvoient à son propre passé, mais aussi à celles de la culture ambiante. Ce qui peut être traduit a toujours déjà reçu une *directivité* de la part d'un autre « quant au chemin à prendre ». En ce sens, la notion de porte-parole d'Aulagnier permet d'éclairer la notion « d'aide à la traduction » de Laplanche. En d'autres mots, on perçoit comment sont intimement liés les concepts de discours et de traduction : nous pourrions concevoir le discours comme une traduction momentanée que l'on fait et qui peut, comme le discours conscient de l'adulte, être contaminé par l'inconscient. D'autre part, la traduction peut être comprise comme l'une des premières tentatives d'accès au discours. Le discours et la traduction nous paraissent donc être constamment au service l'un de l'autre.

À partir de leur perspective différente, les auteurs se rencontrent néanmoins sur un point, soit la question du genre. En effet, chez les deux auteurs la question de l'identité sexuelle ou du genre est ce qui précède la conscience qu'a l'infans de son propre sexe biologique. On remarque que chez les deux auteurs le genre est ce qui est d'une part imposé par l'adulte et teinté par son propre inconscient. Chez Laplanche, le genre demeure dicté par des messages d'assignation de genre porté par un « bruit » provenant des fantasmes parentaux, d'attentes inconscientes et préconscientes. On retrouve chez Aulagnier sensiblement le même processus avec l'ombre de la mère qui est dotée d'un *genre* plus que d'un sexe, puisque l'ombre projetée est peuplée d'un ensemble d'*habitus* sociaux que la mère projette sur le corps de l'infans. Les souhaits qu'elle lui adresse lui permettent de nourrir son propre narcissisme,

mais aussi (et même pour ce faire) de reprendre les qualificatifs typiques de la masculinité et de la féminité socialement admis.

En outre, pour les deux auteurs, une fois l'enfant devenu adulte, la différence des sexes le confrontera à son propre sexe biologique, mais aussi à cette part d'énigme que revêt son propre genre. Pour Aulagnier, la découverte du fait d'être *homme* ou *femme* est l'un des premiers repères identificatoires que fait le Je du petit homme. Le Je recherche la cohérence entre ce qu'il pense *savoir* (sur le genre) et *avoir* (quant à son sexe). Par conséquent, tout ce qui pourrait se poser comme obstacle à son projet identificatoire, le Je le refoule dans le Je inconscient (Aulagnier, 1975). Le *savoir* que l'enfant a sur son genre n'est jamais exempt de doute, puisque celui-ci a précédemment été assigné par la mère. Pour Laplanche, le sexe biologique va tendre à refouler tout ce qui ne serait pas conforme au *genre* qui précédemment lui a été prescrit, et les restes de ce refoulement deviendront du *sexuel*. Pour Laplanche, cela conduit ainsi à la fondation de l'inconscient sexuel et genré. En résumé, tant chez Aulagnier que chez Laplanche, le genre précède le sexe (parce que le parent l'implante), mais la différence essentielle entre les deux est source d'un compromis qui mène ou non au refoulement.

Le concept d'excès chez Aulagnier et Laplanche

Nous avons constaté que la conception des auteurs en ce qui a trait à la violence primaire et à l'implantation se complète et se ressemble sur certains points. Mais il nous apparaît que la notion « d'excès » renvoie à une compréhension différente chez les deux auteurs, selon qu'elle se rapporte à une violence constituante ou à l'inverse à une violence destituante. Si nous reprenons l'usage que fait Laplanche du concept d'excès, on constate qu'il est d'emblée présent dans la description de l'implantation, soit le mode commun et banal de la relation entre l'adulte et l'infans. Le message que porte l'adulte à l'enfant possède un excès de sens, mais surtout un *excès d'excitation*. En ce sens, Laplanche semble se référer par là à l'aspect économique du *sexuel*, en ce que celui-ci rechercherait constamment l'accroissement de la tension, ce qui en retour ébranle et déstabilise l'économie psychique. En ce sens, l'excès qualifie l'essence même du *sexuel* et ce faisant la conception laplanchienne semble se

rapprocher des conceptions freudiennes de la pulsion sexuelle entendue comme ce qui fait effraction dans la psyché.

Aulagnier conçoit pour sa part l'excès comme relevant du *traumatisme* psychique et, par conséquent, l'excès appartient au seuil de la violence secondaire. Cet usage du concept d'excès nous paraît cette fois se trouver beaucoup plus près de la conception du trauma tel que le conçoit Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920)¹⁷. Lorsqu'Aulagnier parle des comportements de la mère qui sont « excessifs », cela renverrait dans les termes laplanchiens davantage à l'intromission qu'à l'implantation.

L'intromission et de la violence secondaire

Hormis cette différence quant à l'usage du terme d'excès, il nous apparaît néanmoins que la violence secondaire et l'intromission ont un effet similaire sur la psyché de l'infans, en entravant son développement psychique. Laplanche affirme que les messages intromis (de type impératifs) font obstacle au processus de différenciation topique de l'infans ; en ce sens, l'intromission se raccroche à la deuxième topique freudienne (ça-moi-surmoi).

La pensée d'Aulagnier permet pour sa part de pousser plus loin la réflexion quant aux effets que peut avoir « un discours totalisant » dans lequel ne se trouve aucune possibilité de reprise active de traduction par l'infans, mais surtout qui demeure au service de l'adulte (afin le plus souvent d'empêcher que revienne le non-refoulé). Par conséquent, comme nous l'avons démontré, l'infans n'a alors pas accès à sa propre pensée, il ne peut pas investir sa pensée et son discours comme bon lui semble, puisque ceux-ci demeurent sous le contrôle d'un autre et peut provoquer une pensée de type délirante. Or, en empêchant l'accès au discours, cela entraîne des effets notoires sur la constitution des processus primaires qui permettent le

¹⁷ C'est-à-dire une conception où l'accroissement d'excitation se présente de manière si forte que son élaboration psychique par les moyens normaux et habituels échoue, ce qui peut entraîner des troubles durables dans son fonctionnement. Voir *Traumatisme* dans Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1967a) *Vocabulaire de la psychanalyse*.

recours au fantasme.¹⁸ L'indifférenciation des instances psychiques peut provoquer chez le sujet psychotique une incapacité à recourir aux élaborations fantasmatiques, d'où l'absence d'un discours qui pourrait être équivoque ou polysémique. En effet, le discours psychotique tente de rendre compte directement de la chose, les mots doivent dire exactement ce qui est ressenti, et c'est d'ailleurs ce qui rend le travail psychothérapeutique souvent difficile dans pareils cas.

De plus, on constate que les deux auteurs conçoivent que la violence secondaire peut malheureusement se perpétuer. À ce propos, Laplanche évoque une transmission intergénérationnelle des messages enclavés. Le maintien de cette transmission familiale serait selon Aulagnier attribuable entre autres au secret que peuvent garder certaines familles quant à leur histoire. Elle souligne aussi que certaines familles vont même jusqu'à désinvestir la société et se refermer sur elle-même afin d'éviter tout affrontement avec le discours des autres qui pourrait venir mettre en péril leurs repères (Aulagnier, 1975).

Mentionnons qu'Aulagnier a accordé une grande importance à la relation que l'individu entretient avec la société, ou plutôt que la société entretient avec l'individu. Selon elle, la relation qui s'établit entre eux est sensiblement la même que celle qui s'établit entre la mère et l'infans. À cet égard, elle conçoit que la société projette aussi sur l'infans la même anticipation que la mère, en l'occurrence par l'entremise de ce qu'elle nomme « le contrat narcissique » qui a comme signataire l'*infans* et le social. La société, tout comme le discours de la mère, investit l'*infans* avant même que celui-ci puisse endosser ses lois et ses fondements (la loi tire d'ailleurs de là son caractère d'interdit). L'investissement de la vie primordiale de l'infans par la société permet à cette dernière de maintenir la pérennité de son projet collectif (Aulagnier, 1975). En contrepartie, cela signifie que, dans son devenir-adulte, l'enfant maintient à l'égard de la société (au sens transcendant et normatif : politique, moral, culturel, juridique, etc.) la même relation qui le liait originellement à la mère (l'adolescence en

¹⁸ Nous n'avons pas pu dans le cadre de ce mémoire approfondir cette question, mais mentionnons brièvement que la présence totalisante de l'autre empêche l'enfant d'avoir recours aux processus primaires, ce qui fait en sorte que le discours ne pourra être modulé par le fantasme, mais qu'il sera plutôt en contact étroit avec les processus originaires qui parlent de la « chose » et du corps, dont aucun mot ne rend compte.

Occident a pour fonction générale de rompre cette répétition de l'anticipation maternelle par l'anticipation sociale).

Quant à Laplanche, s'il s'est peu intéressé aux liens que l'individu tisse avec la société, il émet toutefois comme hypothèse que certains comportements humains tel que le racisme, le sexisme, etc. constituent des méthodes de défenses – tentative d'assimilation, déni de la différence, ségrégation, destruction – qui sont sensiblement les mêmes que celles déployées vis-à-vis de la propre altérité interne du sujet. Laplanche conçoit que « c'est cette altérité interne qui est à la racine de l'angoisse face à l'altérité externe ; c'est elle qu'on cherche à réduire à tout prix. » (Laplanche, 1992, p.433).

Il est intéressant de noter comment les deux auteurs transposent chacun leur théorie au contexte social ou au rapport à autrui. Qu'il soit question de l'anticipation qu'exerce la société ou alors l'immanente étrangeté que provoque en moi la différence de l'autre, on voit comment une part de nos relations à autrui est teintée d'un excès tant sur un mode constituant et déstabilisant.

Tableau synthèse des concepts

	Jean Laplanche	Piera Aulagnier	Conclusion
Concepts	Implantation	Violence primaire	Complémentarité conceptuelle des deux auteurs
Situation	Situation anthropologique fondamentale : l'asymétrie entre les parents et l'enfant	Situation de rencontre : empiètement du psychisme maternel sur celui de l'enfant	
Modalité de la transmission	Le message compromis de l'adulte est <i>déposé</i> chez l'enfant	Discours de l'ombre parlée de la mère <i>recouvre</i> l'enfant	
Résultats	Permet de fonder l'inconscient de l'infans	Permet de fonder le Je naissant de l'infans et l'autonomisation de celui-ci	

	Jean Laplanche	Piera Aulagnier	Conclusion
Concepts	Intromission	Violence secondaire	Certaines similitudes entre les deux concepts
Situation	Idem	Idem	
Modalité de la transmission	Le message compromis de l'adulte fait <i>intrusion</i> chez l'enfant (message impératif)	L'interdiction d'une pensée autonome chez l'enfant	
Résultats	Indifférenciation des topiques psychiques	Entrave à la constitution d'un Je autonome/ fragilité de celui-ci	

Conclusion

Nous avons pu trouver, tant dans la pensée d'Aulagnier que dans celle de Laplanche, l'idée directrice d'une violence nécessairement présente dans la genèse primaire de la psyché. Au contraire des diverses formes de ce qu'on reconnaît habituellement comme violence (voies de fait, meurtre, attentats, etc.), cette violence qui se déroule à l'insu tant du parent que dans l'enfant est apparue comme constituante, dans la mesure où elle préside à la formation du rapport à soi en tant que Je ainsi que du rapport à l'autre parental et ultimement social. Je ne peux pas dire Je avant qu'on ait dit Je à *ma place* ; je ne peux pas avoir d'inconscient avant qu'on m'ait transmis des désirs non assumés et en partie intraduisibles, etc.

On pourrait alors demander en quoi une violence constituante est encore une *violence*. L'anticipation et l'implantation parentales sont toujours bien encore une violence en ce que l'individualité propre est toujours d'avance encadrée, interprétée, rationalisée, et finalement habitée de la présence irréductible d'un autre en soi. En ce sens toutefois, il y aurait peut-être lieu de distinguer la forme générale que prend la violence chez Aulagnier et chez Laplanche. Chez ce dernier, la violence vient de la présence originaire et excessive de l'autre au cœur même de la psyché : c'est l'irréductibilité de l'altérité en moi qui est violente. Chez Aulagnier par contre, la violence vient de ce que l'individualité et l'altérité propre de l'infans est toujours déjà interprétée et travaillée par la mère et la culture : c'est alors la tentative de la réduction de l'altérité de l'infans par la mère qui est violente (notamment en ce que la mère cherche d'abord à faire de l'*infans* un double d'elle-même ; de ramener l'autre au même).

En guise d'ouverture, il peut toutefois être intéressant de constater que le clivage entre une violence primaire et intrafamiliale et une violence secondaire et sociale n'est pas toujours net, et que plutôt les deux se nourrissent l'une l'autre. Aulagnier affirme ainsi :

Mais il faut bien comprendre qu'aucune société n'y [à maintenir un *statu quo*] parviendrait si elle ne pouvait jouer sur le forçage et sur la violence (et de la plus ou moins grande réussite de cette violence dépendra sa stabilité), qu'elle exerce afin de rendre illusoirement conforme à ce qui répond à des exigences de la structure psychique ce qui de fait est au service de sa visée conservatrice (Aulagnier, 1975).

Cela étant, comme nous l'avons vu chez Aulagnier, il est tout à fait nécessaire dans la dynamique interprétative du soin que le discours de la mère soit *informé* (mis en forme) par des éléments d'une culture instrumentalisante et scientifiante, qui prend de nos jours la forme d'une médicalisation des éprouvés et du soin de l'infans.¹⁹ Or, comme chaque message (en l'occurrence chaque toucher, chaque onction, chaque massage, etc.) véhicule un excès de signification libidinale (comme Laplanche l'a très bien montré) tout soin informé et mû par la culture ambiante entraîne aussi à son insu une structuration déterminée de la psyché.

Pour prendre un exemple concret mais insignifiant, lorsqu'une campagne publicitaire ou « d'information » affirme « qu'allaiter c'est *glamour* » ou encore que le lait maternel est plus (ou moins) bon que le lait artificiel, il faut rester conscient que ce changement qui se répercute dans le discours intérieur et les soins extérieurs de la mère véhiculent *ipso facto* un message énigmatique particulier. En d'autres mots, on ne peut pas penser que les discours sociaux sur l'allaitement (qui devient alors une obligation esthétique, morale, médicale, religieuse, etc.) n'a pas de contrepartie dans la structuration psychique la plus intime de l'infans. Cette « imposition » qui émane de la société et qui se fait au nom de la science constitue à notre avis une figure exemplaire de ce qu'Aulagnier avait en tête lorsqu'elle pensait à une anticipation qui est indistinctement sociale et familiale.

¹⁹ Nous nous référons principalement à la culture occidentale.

Bibliographie

- Aulagnier, P. (1968). « Demande et identification », dans *Un interprète en quête de sens*. Paris : Édition Payot.
- (1975) *La violence de l'interprétation*. Paris : Presses universitaires de France.
 - (1984) *L'apprenti-historien et la maître-sorcier, du discours identifiant au discours délirant*. Paris : Presses universitaires de France.
 - (1986) « Le droit au secret : condition pour pouvoir penser », dans *Un interprète en quête de sens*. Paris : Édition Payot.
 - (1992) Voies d'entrée dans la psychose. *Topique*, (49), 7-29.
- Bergeret, J. (2000). *La violence fondamentale*. Paris : Dunod.
- Bleichmar, S. (1985). *Aux origines du sujet psychique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Davis, M., Wallbridge, D.(2009). *Winnicott: introduction à son oeuvre*. Paris : Presses universitaires de France.
- Derrida, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Paris : Les éditions du Seuil.
- Charron, G. (1993). *Le discours et le Je*. Ste-Foy : Les presses de l'université Laval.
- Freud, S. (1912). *Totem et tabou*. Paris : Presses universitaires de France.
- (1924) *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard.
 - (1920) *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Presses universitaires de France.
- Gantheret, F. (2013). *Les multiples visages de l'un*. Paris : Presses universitaires de France.
- Gauthier, M. (1997). Le sexuel au hasard d'une séduction. *Trans*, (8), 21-36.

Girard, R. (1972). *La violence et le sacré*. Paris : Éditions Bernard Grasset.

Laplanche, J. Pontalis, J.-B. (1967). *Fantasme originaire, fanstasme des origines, origine du fantasme*. Paris : Éditions des Grandes-Têtes-Molles de notre époque.

– (1967a) *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France.

Laplanche, J. (1970) « La sexualité et l'ordre vital dans le conflit psychique », dans *dans Vie et mort en psychanalyse*. France : Flammarion.

– (1987) « Vers la théorie de la séduction généralisée », dans *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France.

– (1990) « Implantation, intromission », dans *La révolution copernicienne inachevée*. France: Aubier.

– (1991a) « Masochisme et théorie de la séduction », dans *La révolution copernicienne inachevée*. France: Aubier.

– (1991b) « Le temps et l'autre », dans *La révolution copernicienne inachevée*. France : Aubier.

– (1992) « Séduction, persécution révélation », dans *Entre séduction et inspiration : l'homme*. Paris : Presses universitaires de France.

– (2002a) « Les échecs de la traduction », dans *Sexual: la sexualité élargie au sens freudien*. Paris : Pressess universitaires de France.

– (2002b) « À partir de la situation anthropologique fondamentale », dans *Sexual; la sexualité élargie au sens freudien*. Paris : Presse universitaires de France.

– (2003a) « Le genre, le sexe et le sexual », dans *Sexual; la sexualité élargie au sens freudien*. Paris : Presses universitaires de France.

– (2003b) « Trois acceptations du mot inconscient », dans *Sexual; la sexualité élargie au sens freudien*. Paris : Presses universitaires de France.

– (2003c) « Le crime sexuel », dans *Sexual; la sexualité élargie au sens freudien*. Paris : Presses universitaires de France.

- (2006) « Inceste et sexualité infantile », dans *Sexual ; la sexualité élargie au sens freudien*. Paris : Presses universitaires de France.

Levinas, E. (1971). *Totalité et infini*. Paris : Le livre de poche.

Scarfone, D. (1994). « Ma mère ce n'est pas elle », dans Jean Laplanche et coll., *Colloque international de psychanalyse*. Paris : Presse universitaires de France.

- (1997). *Jean Laplanche*. Paris : Presses universitaires de France.

Troisier, H. (1998). *Piera Aulagnier*. Paris : Presses universitaires de France.

Tysebaert, E. (2001). Le corps psychique. *Topique* (74), 69-81.

Winnicott, D.W. (1971). « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications ». dans *Jeux et réalité*. France : Éditions Gallimard.